

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 20 pages.

Pour Abonnement : six Mois, \$1.00 ; un An, \$2.00
Bureaux à Montréal : 27, Rue St. Vincent.

AVIS

Le bureau de l'*Echo* est transporté au No. 27, rue St. Vincent, conformément à l'avis donné au mois de mars dernier, chez A. T. Marsan, écrl., avocat, le gérant du journal.

SOMMAIRE : Nécrologie de L. A. Moreau, écrl., N. P. de Montréal.—Chronique.—L'Allocution du Souverain Pontife, Pie IX.—De l'Autorité en philosophie : livre second, Chap. troisième, la Révélation est utile.—Aloys et Marguerite, (suite).—Lucien, (suite).

Nécrologie.

AUGUSTE-LAURENT MOREAU, ECUIER, NOTAIRE
PUBLIC A MONTRÉAL.

Nous venons d'éprouver dans la mort de M. Auguste Laurent Moreau, décédé le 18 de ce mois, dans la 60ème année de son âge, au village St. Augustin, paroisse de Montréal, une perte affligeante à laquelle bien des cœurs ne resteront point indifférents, et dont nous éprouvons nous-mêmes très-vivement le pénible contre-coup.

Nous n'entreprendrons point de faire ressortir ici cet heureux ensemble de qualités qui faisait de ce vertueux citoyen un homme si affable dans ses manières, si bienveillant dans ses relations, si délicat dans ses procédés, si droit dans les affaires ; de louer cette bonté avec laquelle il se plaisait à protéger tous les censitaires de sa dépendance, de relever cette régularité de vie toujours basée sur les convictions solides d'une foi vraiment pratique ; mais nous nous attacherons plus particulièrement à lui payer notre dette, une dette que nous a fait contracter à son égard la reconnaissance la plus méritée. Nous voulons lui rendre hommage pour le dévouement sincère et constant qu'il a toujours porté à l'œuvre du Cabinet de Lecture Paroissial et à la publication de l'*Echo*.

Une fois admis, en 1857, comme membre actif dans le comité du Cabinet de Lecture, à l'époque même où le Rév. Messire Granet, d'heureuse mémoire, supérieur du Séminaire, en jeta les premiers fondements ; il regarda toujours ce choix comme un titre qui l'honorait et une obligation de s'adonner plus que jamais au bien. Rien ne fut négligé de sa part pour témoigner l'importance qu'il attachait à cette œuvre et le désir qu'il ressentait de la voir s'organiser et entrer en faveur dans les esprits ; et quoique les séances en fussent alors assez fréquentes, l'une de ses plus douces satisfactions

était de les encourager par l'assiduité de sa présence.

S'agit-il, plus tard, de consacrer à une œuvre si heureusement commencée une salle plus spacieuse et un édifice plus digne d'elle et plus digne aussi de Montréal, on ne put s'empêcher de jeter les yeux sur lui pour l'adjoindre dans un même mouvement de zèle à Messire Regourd, à M. E. H. Trudel, docteur en médecine, à M. Ubald Beaudry et M. Raphaël Bellemare. Jamais son désintéressement ne parut d'une manière plus digne d'éloge : sacrifice de temps, sacrifice de repos, sacrifice même de susceptibilités parfois pénibles, voyages, courses, embarras, fatigues, rien ne lui coûta, rien ne ralentit son ardeur dans la poursuite de cette belle mais difficile entreprise qu'il avait tellement prise à cœur, qu'on eût cru qu'elle était sa propre affaire.

C'est pourquoi l'*Echo* n'étant par son origine que la voix même du Cabinet de Lecture, tout l'intérêt qu'il portait à l'un retombait naturellement sur l'autre, et nous ne craignons pas de l'avouer, il n'a pas moins maintenu et poussé la publication de nos feuilles, qu'il n'a hâté par ses efforts la construction du Cabinet. Encore une fois, ouvrons nos colonnes, ouvrons-les de grand cœur pour rendre nos dignes hommages à ce vénérable et bienfaisant défunt, et puis, cette dette sacrée une fois acquittée, n'essayons pas de contenir les gémissements trop pressés que nous arrachent l'estime et l'affection qui nous ont toujours liés avec lui. Que nos soupirs s'exhalent librement ! Que nos regrets s'expriment avec une franche douleur !... Une chose, une seule chose peut calmer notre chagrin et calmer aussi le chagrin de celle qui lui survit. C'est la pensée du bien qu'il a fait. De cette pensée, en effet, jaillit je ne sais quel rayon de lumière qui remet la sérénité dans l'âme. Oh ! que l'espérance chrétienne est un baume suave ! Qu'elle est capable d'adoucir nos blessures, même les blessures les plus cuisantes, même celles qu'engendrent les déchirements de la mort ! Et cette espérance nous manque-t-elle ici ? Peut-on souhaiter une mort plus douce, plus calme, plus résignée, plus chrétienne ? Le prêtre était au chevet de son lit et déjà, allait prendre en main la divine Hostie pour la lui donner comme le pain sacré du dernier voyage ; "Retirez-vous," dit le malade aux assistants. Qu'a-t-il donc encore dans le cœur ? Il n'a, comme lui-même l'a naïvement déclaré ensuite, qu'une légère impatience que l'excès de la douleur lui a arraché la veille en passant. Ainsi, une légère impatience est tout ce qui charge son âme quand il est près à la rendre à son Dieu. Heureuse mort ! heureuse récompense d'une vie chrétienne ! Qu'il est doux de pratiquer la foi et de faire le bien pour mourir dans la sainte Espérance.

Chronique.

SOMMAIRE.—L'Allocution du St. Père.—Les dangers qui menacent l'Eglise et la société politique.—Les œuvres de l'impunité.—Les œuvres de l'esprit du bien.— Craintes et espérances.—Faits divers.

La Santé de Notre Saint-Père le Pape ne laisse rien à désirer.

—Dans le Consistoire tenu le 29 octobre, le Pape a manifesté aux Cardinaux son désir de canoniser le bienheureux Jean de la Croix, en leur demandant leur approbation. Sa Sainteté a ensuite préconisé de nouveaux Evêques à Armagh en Irlande, à Newcastle en Angleterre, à Spolatro en Dalmatie, et à Arcadiopolis en Bethsaïde, *in partibus infidelium*.

—Le Pape a distribué aux cardinaux les deux Allocutions qu'il a prononcées dans le dernier Consistoire.

Dans ces deux Allocutions Pie IX s'est montré tel que vingt années de Pontificat l'ont fait connaître, c'est-à-dire le gardien vigilant des doctrines et des préceptes de l'Eglise catholique, le Pontife à la fois ferme et doux, qui, plein de bonté pour les hommes, de commisération pour leurs faiblesses et leurs fautes, ne transige point avec les principes et veut résolument maintenir intact le trésor de foi et de vérité que ses prédécesseurs lui ont transmis et qu'il est chargé de transmettre à son tour à ses successeurs sur la chaire de Saint-Pierre.

L'une de ces Allocutions concerne l'Italie. Le Saint-Père y déplore les persécutions du nouveau gouvernement contre les évêques, les prêtres, les religieux et les moines, la suppression des ordres religieux, la désamortisation des biens ecclésiastiques, le mariage civil. Pie IX condamne tous ces actes, en rappelant les censures de l'Eglise contre leurs auteurs, et déclare néanmoins donner sa bénédiction à l'Italie. Sa Sainteté proteste ensuite contre l'invasion et l'usurpation des provinces pontificales, contre le projet de la Révolution de faire de Rome la capitale du nouveau royaume. Pie IX se déclare prêt à souffrir même la mort pour soutenir les droits du Saint-Siège, et à chercher, s'il le faut, dans un autre pays, la sécurité nécessaire pour exercer, de la meilleure manière possible, son ministère apostolique. Il recommande de prier pour que l'Italie se repente des maux qu'elle cause à l'Eglise.

Dans l'autre Allocution, le Pape déclare que le gouvernement russe a violé le concordat conclu entre lui et le Saint-Siège en 1818 ; il rappelle les persécutions, l'exil qu'on a fait subir à l'archevêque de Varsovie et aux autres évêques, la suppression dans les diocèses de la juridiction légitime des vicaires, et les tentatives illégitimes d'élection pour nommer de nouveaux vicaires généraux, la suppression des Ordres religieux en Pologne, la confiscation des biens ecclésiastiques et d'autres actes encore tendant à la destruction du catholicisme en Russie. Sa Sainteté termine en faisant des vœux pour que l'Empereur Alexandre veuille bien faire cesser dans son empire les persécutions dirigées contre les catholiques.

L'Eglise a eu de terribles épreuves à traverser depuis les commencements de son établissement : c'est une des conditions de son existence sur la terre, nous n'avons

done pas à nous étonner de celles qui s'annoncent en ce moment, nous ne devons pas les envisager comme constituant une situation nouvelle pour l'Eglise, mais surtout nous n'avons à désespérer de rien.

Dans les premiers siècles, les Souverains Pasteurs étaient réduits à aller chercher un asile dans ces réduits souterrains qui ne pouvaient les soustraire aux mains des bourreaux, mais ils restaient aussi inébranlables de courage, que de confiance dans la main du Maître qui les soutenait. Quand la paix fut donnée aux chrétiens, d'autres difficultés surgirent, en apparence moins pénibles, mais peut-être aussi dangereuses. Il fallait que le Souverain Pontife à la fois lutât contre les invasions des barbares, résistât aux entreprises des sectaires si funestes aux croyances d'un grand nombre, il fallait qu'en même temps il se maintint contre les calomnies et les dénonciations qui affluaient contre lui à la cour de Constantinople, tandis qu'il avait à sauver le dépôt de la foi contre les subtilités perfides des sophistes du Bas Empire : or il combattait contre tous ces obstacles et quand il ne triomphait pas lui-même, il laissait la victoire à ses successeurs. C'était l'image de tout ce qui devait s'accomplir plus tard ; les barbares se soumièrent, l'Empire d'Orient, dans la lutte déloyale contre la Chaire de Vérité, perdit son crédit et sa puissance, mais les nouveaux pouvoirs surgis dans le monde offrirent bientôt d'autres dangers. Les Papes eurent alors à combattre les mœurs rudes et les emportements des nouveaux convertis, et en même temps ils eurent à arrêter les empiètements de ceux qui s'étaient arrogés le noble titre d'Empereur en Occident. De là encore que d'épreuves, que d'angoisses et de difficultés. Lorsque le succès couronnait les efforts, de nouveaux sujets d'inquiétudes apparaissaient ; telle est donc la destinée constante de cette Eglise qui ne porte pas en vain le nom de militante. Plus tard vient le grand schisme d'Occident, suivi des désastres de la réforme en France, en Allemagne et en Angleterre, et depuis ce temps quel siècle a été complètement sans angoisses, sans crainte et sans combat ? Ne nous étonnons donc pas qu'à notre époque, nous ayons à gémir sur de nouvelles complications et de nouvelles difficultés.

Les pasteurs de l'Eglise élèvent donc la voix en ce moment pour nous avertir du danger, et nous mettre en garde contre les efforts des ennemis de la foi ; ils ne s'étonnent pas des entreprises des méchants, ils ne s'en plaignent pas pour eux-mêmes, mais ils nous invitent à nous prémunir contre le mal, de peur que nous ne soyons surpris et scandalisés.

Ce cri d'alarme est condamné par certains esprits comme intempestif et prématuré, mais peu nous importe ; les Evêques ont parlé, le St. Père a fait entendre sa voix, nous savons qu'ils ne peuvent se tromper et que nous avons à attendre de graves événements, qui éclateront peut-être bien plus tôt que l'on ne pourrait le prévoir par les seules vues humaines ; il reste aux fidèles à écouter ces avis de la sagesse et à préparer leur cœur pour le combat et la tempête.

Mgr. Dupanloup et Mgr. Plantier de Nîmes ont d'abord signalé le danger : ou les a accusés de pusillanimité ; le St. Père a fait entendre les mêmes accents de crainte et a confirmé de sa parole puissante les appels des sentinelles de l'Eglise ; qui pourrait maintenant mettre en question l'opportunité de ces avertissements ?

Ce que l'on a de mieux à faire, c'est d'incliner son esprit et son cœur et de veiller dans la soumission et dans la prière.

Nous publions dans ce numéro l'Allocution du St. Père; nous n'avons donc rien à ajouter à ces réflexions, mais nous pouvons faire remarquer certains points principaux qui nous ont frappé.

C'est d'abord la fermeté qui distingue ces paroles vénérables qui ne craignent pas de signaler les maux qui affligent l'Église, et de stigmatiser les attaques dont elle est l'objet en ce moment.

Le St. Père dénonce d'abord les œuvres mauvaises de ses ennemis; les diocèses laissés sans pasteurs, le clergé opprimé, les couvents fermés, les ordres religieux dispersés, les biens ecclésiastiques volés et spoliés; la violence et la duplicité se sont unies pour accomplir les mesures les plus désastreuses; le St. Père ne craint pas de les flétrir et de rappeler les peines canoniques qu'encourent tous ceux qui ont perpétré ces crimes et tous ceux qui y ont coopéré. Il supplie les ennemis de la Foi au nom de leurs plus chers intérêts de s'arrêter dans la voie mauvaise où ils sont entrés; il leur rappelle avec la plus grande force quelle responsabilité prennent tous ceux qui se servent de leur puissance pour prendre des mesures qui mettent en danger les croyances des peuples qui leur sont confiés; il va encore plus loin et il ne craint pas d'annoncer d'avance tout ce qui peut arriver, si l'on ne revient pas à de meilleurs sentiments.

Rien de plus touchant que ces avertissements d'un Père, qui exhorte par tous les moyens les pécheurs à se convertir, de peur qu'ils ne soient frappés par la justice souveraine; il ne les repousse pas, il les rappelle à grands cris, il les conjure, il leur montre les maux auxquels ils s'exposent, mais avec tous les accents de la charité pour qu'ils ne s'exposent pas à une perte irréparable.

Nous aimons à croire que les supplications du St. Père seront entendues; elles sont assez pressantes pour faire une sérieuse impression; on peut en juger par le passage suivant adressé aux souverains:

« Ici, pressé par le devoir de Notre charge, Nous ne pouvons pas Nous dispenser d'avertir, au nom du Seigneur, les rois et les autres chefs des peuples, les conjurant de réfléchir et de considérer sérieusement que c'est pour eux un devoir impérieux d'avoir soin que l'amour de la religion et son culte s'accroissent parmi leurs peuples et d'empêcher que la lumière de la foi ne s'y éteigne. Malheur aux souverains qui, oubliant qu'ils sont les ministres de Dieu pour le bien, négligent ce devoir, quand ils peuvent le remplir! et qu'ils tremblent si, par leur fait, se trouve dissipé et détruit ce trésor si précieux de la foi catholique, sans lequel il est impossible de plaire à Dieu. Devant le tribunal du Christ, ils verront combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant et d'éprouver les sévérités de sa justice. »

Ces paroles seront sans doute rappelées plus tard, lorsque la suite des événements montrera qu'elles étaient de véritables prophéties. Enfin, l'Allocution est terminée par les exhortations les plus touchantes à la prière qui peut éloigner tous les maux, même les plus imminents. « La prière, dit le St. Père, citant les impressions de St. Jean Chrysostôme, la prière est une armée, une grande sécurité, un précieux trésor, un port spacieux, un aide très-sûr, pourvu que, vivant dans la

sobriété et la vigilance, recueillant de toutes parts nos pensées, et ne laissant nul accès à l'ennemi de notre salut, nous allions ainsi trouver le Seigneur. »

Que peut-on attendre en ce moment des événements qui s'annoncent? voilà ce qui tient tous les esprits en suspens et dans une juste crainte. On a voulu ébranler cette pierre vénérable qui est la clef de voûte de la société tout entière, et l'on s'aperçoit que tout vacille et tout chancelle et que les établissements politiques les plus solides menacent d'ensevelir sous leurs ruines ceux qui y avaient mis leur confiance; il est donc temps ou jamais d'ouvrir les yeux et de réfléchir; dans peu de temps, il sera trop tard.

Mais que peut penser le chrétien de l'avenir des sociétés modernes? De grands efforts ont été faits pour le mal, mais aussi de non moins grands efforts ont été accomplis pour le bien et permettent de ne pas désespérer encore.

On s'attend à des catastrophes, qui atteindront surtout ceux qui n'ont d'autre appui que les secours humains; mais l'Église n'a pas été inactive dans les derniers temps, et nous aimons à penser qu'elle s'est formée une génération avec laquelle elle pourra continuer son œuvre de sanctification et de régénération des peuples.

Les partisans de l'impiété ont cherché à propager et à faire triompher leurs idées par tous les moyens possibles. Ils ont fait des prosélytes dans les masses comme dans les plus hautes régions du pouvoir. Ils ont fondé des sociétés pleines d'activité, qui se sont répandues avec un succès inespéré; ils gagnent à eux la jeunesse dès les premiers enseignements de l'éducation publique. Ils ont des journaux, des livres qui sèment partout les idées d'immoralité et d'indifférence; ils disposent des places et des emplois publics qu'ils ne donnent qu'à leurs adhérents. Que de carrières et de professions où l'on ne peut arriver à rien sans engager son âme et sa conscience! Que de menées secrètes ont été ainsi découvertes et mises à jour dans les derniers temps! Le mystère était nécessaire à toutes ces manœuvres funestes, mais actuellement les honnêtes gens sont éclairés et commencent à savoir à quoi s'en tenir; aussi nous pensons que le triomphe des méchants démasqués sera de courte durée. Il faut les ténèbres à ce genre de succès, et dès que le résultat a amené ces manœuvres au grand jour, alors elles perdent leur principale condition de réussite. Cela ne peut donc durer de longs jours, mais seulement l'espace de temps qu'il faut pour les connaître. *Hæc est hora tenebrarum.*

En présence de ces dangers, l'Église n'a rien perdu, parce que ces efforts du mal n'ont fait qu'exalter son courage, son activité et son zèle. Que d'œuvres fondées sous le pontificat de Pie IX! Que de missions nouvelles établies et avec quel succès!

Malgré des obstacles suscités, combien les œuvres de charité ont gagné de terrain dans les derniers temps! Les Universités et les Collèges religieux sont plus fortement constitués que jamais; leur enseignement passe pour le plus fort; leurs professeurs sont réputés parmi les meilleurs, les élèves qu'ils fournissent à la société leur font un tel honneur, qu'ils leur attirent en retour des demandes si nombreuses qu'ils peuvent à peine les satisfaire. C'est ainsi que les choses se passent en Angleterre, en Allemagne et principalement en France. Qui peut douter que l'enseignement religieux

n'ait déversé depuis quinze ans dans la société une quantité nombreuse de jeunes gens, mieux instruits sur la doctrine de l'Eglise, plus forts, plus soutenus, que ceux qui autrefois n'avaient pas reçu de tels secours ? On aurait tort de juger d'une société par les journaux les plus répandus, par les livres les plus en vogue, par les illustrations politiques et littéraires les plus pronées ; il faut savoir aussi ce qui existe au foyer des familles ; il faut prendre connaissance de l'influence qu'exerce le ministère ecclésiastique au sein des plus grandes cités, comme au fond des campagnes les plus reculées, et si l'on pouvait dresser une pareille statistique, que de merveilles ne découvrirait-on pas ? En résumé, l'Eglise n'est pas plus attaquée qu'elle ne l'était d'abord au commencement de ce siècle, ensuite vers 1830, et enfin en 1848, et puisqu'à chacune de ces époques, elle était à la veille de remporter de nouvelles victoires et de rencontrer de nouveaux triomphes, nous n'avons pas à désespérer et nous pouvons répéter avec consolation, en ce moment, cette belle parole que nous adresse le St.-Père dans sa dernière Allocution :

"C'est lorsque l'Eglise est privée des secours humains, que Dieu se plaît à opérer des prodiges qui manifestent d'une manière éclatante sa toute puissance, son assistance divine et qui confirment cette vérité : que jamais en aucun temps les portes de l'enfer ne prévaudront contre l'Eglise, qui, devant toujours triompher de ses ennemis, se tiendra inébranlable jusqu'à la consommation des siècles." (Encyclique du 29 Octobre.)

— Les habitants de Pékin se préoccupent fort de la cathédrale gothique que les missionnaires lazaristes élèvent dans l'intérieur même de la ville jaune, et dont la masse imposante écrase les constructions mesquines du palais impérial. En conséquence, les deux vice-gouverneurs de Pékin crurent devoir adresser des observations au sujet de la hauteur exagérée du monument qui leur semblait dépasser l'élévation accordée, 8 tehangs (80 pieds). Après constatation, il fut reconnu que la hauteur totale était de 7 tehangs seulement, et les gouverneurs durent retirer leur plainte.

— On assure que le Saint-Père, qui était d'abord indécis, se confirme de plus en plus dans la résolution de rester à Rome quand même. — *Villes et Camp.*

— M. l'abbé de Changrand, prêtre de Saint-Sulpice, résidant à Rome, a été chargé de remettre au Souverain-Pontife une offrande de 10,000 francs que lui envoie un élève du grand séminaire de Lyon, tenu par Messieurs de Saint-Sulpice.

— Il y a quelque temps, la *Foi catholique* racontait que Mgr. Dupanloup, voulant que son tombeau fût tout prêt à le recevoir, en avait réglé les dispositions. Le tombeau est placé dans une des chapelles de la cathédrale, et rien ne l'indiquera au regard des visiteurs qu'une plaque de marbre incrustée dans la muraille et sur laquelle sont gravées les armes et la devise du prélat : une croix avec ces mots : *Spes unica.*

— On écrit de Berne le 26 Octobre : " Il résulte du rapport officiel le plus récent de l'administration de l'Hospice du Saint-Gothard, adressé au gouvernement du Tessin, que du 1er Octobre 1865 au 20 Septembre 1866, 8,391 pauvres voyageurs de toutes les nations ont reçu dans cet établissement 23,890 rations de vivres, et ont en outre été pourvues, en partie d'effets, d'habille-

ment, notamment de bas et de chaussures. Parmi les assistés, il y en avait 63 malades et à demi-morts de froid qui ont été l'objet des soins tout particuliers. Les dépenses totales ont été de 8,818 francs 70 cents et les recettes de 8,507 francs 20 cents."

— Le curé desservant de Stanty, canton d'Unterwale, mort il y a quelques mois, a laissé, dit le *Chroniqueur Suisse*, son autobiographie écrite en vingt-neuf langues. Ce modeste prêtre suisse parlait donc presque autant de langues que le célèbre cardinal Mezzofanti.

— Voici un détail curieux sur le télégraphe transatlantique : la quantité de fil fabriquée pour le câble s'élève à 11,200 lieues, c'est-à-dire à 1200 lieues de plus que la circonférence du globe. Il a fallu onze mois à 250 bras pour venir à bout de ce travail gigantesque. — Le coût des dépêches télégraphiques d'Angleterre aux Etats-Unis par le câble transatlantique, fixé auparavant à 500 francs, a été réduit de moitié à partir du 1er novembre dernier.

— Le *Great-Eastern* a repris son service. Il a été affrété pour être employé au service du transport des étrangers entre Brest et New-York, pendant l'Exposition. — Le navire, admirablement aménagé, pourra recevoir jusqu'à 3,500 passagers, et la traversée se fera en moins de neuf jours.

— La fabrique de canons en fonte d'acier (Prusse), sera représentée à l'Exposition universelle de Paris par un canon géant qui dépasse tout ce qu'on a vu jusqu'ici sous ce rapport. Cette énorme bouche à feu pèsera 35,000 livres. Elle lance des projectiles en fonte d'acier de 1,000 livres, au moyen d'une charge de 60 livres de poudre. Le projectile est moins un boulet qu'une sorte de cylindre conique qui produit d'énormes ravages partout où il frappe.

— Le correspondant de *Gugenne* annonce que le général Philippe de Ségur, l'auteur de l'*Histoire de la grande Armée*, vient de mettre la dernière main à ses *mémoires*. On les dit pleins de renseignements curieux sur Napoléon 1er et les personnages de son règne. M. le comte de Ségur, qui fait partie de l'Académie française, est un de ses membres les plus âgés ; il a quatre-vingt-sept ans. On compte parmi les octogénaires de cette illustre compagnie, le Duc de Broglie, MM. de Barante, Lebrun, de Pontyerville, Viennet. Vont toucher bientôt à leurs quatre-vingts ans : MM. Berryer, Villemain, Guizot, Empis.

— Ce n'est pas en Europe, comme on pourrait le croire, qu'il faut chercher le pays où il s'imprime le plus de livres et de journaux, mais au delà de l'Atlantique. La France consomme 90 millions de kilogrammes de papier et l'Angleterre 100 millions ; mais les Etats-Unis les devancent ; la grande république américaine emploie 200 millions de kilogrammes de papier.

— On lit dans l'*Etendard* :

" Les manufactures d'armes ayant mis à la disposition de l'autorité militaire une certaine quantité de fusils Chassepot, confectionnés dans leurs ateliers, le changement des armes à feu va commencer dans la garnison de Paris ; déjà le premier bataillon des chasseurs à pied a reçu l'ordre de verser les siennes dans les arsenaux pour en recevoir d'autres du nouveau modèle.

Ce changement entraîne avec lui la suppression totale de la baïonnette et du sabre actuels, qui seront retirés à toute l'armée. On y substituera un sabre-baïonnette rappelant beaucoup celui des zouaves et des chasseurs à pied, dont il diffère cependant en ce que la poignée sera en corne au lieu d'être en cuivre et la lame à deux tranchants légèrement ondulée, moins large que celle actuellement en usage, et renfermée dans un fourreau en fer poli. L'ensemble de ce fusil, coquet et gracieux, est bien fait pour inspirer la confiance à l'homme appelé à s'en servir ; d'un poids plus léger que le fusil d'infanterie actuel, il se prête merveilleusement aux manœuvres et à la charge ; solide dans la main qui l'embrasse sans fatigue, il porte avec une grande précision à 100 mètres plus loin que le fusil prussien. Il sera reçu avec enthousiasme par nos soldats qui sauront bien vite se familiariser avec le nouveau manquement d'armes qui va leur être enseigné."

ALLOCATION

SUR LES AFFAIRES RELIGIEUSES DE LA RUSSIE PRONONCÉE PAR NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE PIE IX, DANS LE CONSISTOIRE SECRET DU 29 OCT. 1866.

Vénérables Frères,

Nous sommes obligé, Vénérables Frères, de faire entendre la plainte de Notre cœur rempli d'affliction sur la situation si malheureuse et profondément déplorable qui a été faite à l'Église catholique dans le royaume de Pologne et dans l'empire de Russie. Vous savez très-bien que, désirant vivement, dès le commencement de Notre Pontificat, remédier à la triste situation des affaires religieuses en ces pays et veiller au bien spirituel des fidèles, Nous n'avons négligé aucun moyen, et que même Nous avons conclu une Convention avec le sérénissime et puissant empereur des Russies, illustre roi de Pologne. Mais toutes Nos sollicitudes ont été sans résultat. Non-seulement cette convention n'a pas été exécutée dans sa plus grande partie, et l'on a entièrement mis de côté tous les articles les plus importants, qui, d'après les promesses faites, devaient être heureusement mis en pratique, mais on a tous les jours foulé aux pieds de plus en plus les pactes et les promesses faits par les empereurs de Russie, rois de Pologne, et la guerre déclarée depuis longtemps par le gouvernement russe au catholicisme a subi une nouvelle recrudescence en ces temps de deuil, dans le but d'extirper entièrement la foi catholique dans ces contrées.

On n'a tenu compte ni de Nos réclamations présentées à ce gouvernement par l'intermédiaire de Notre Cardinal chargé de l'administration des affaires publiques, ni des deux lettres que nous avons adressées à ce Prince sérénissime, et qui sont restées sans réponse (1). Nous ne voulons pas rappeler tous les maux que Nous avons exposés avec une vive douleur dans Notre Encyclique à Nos Vénérables Frères de Pologne et de Russie, et qui a été imprimée (2). Ce gouvernement, se livrant à une attaque de plus en plus vive contre l'Église catholique, a toujours empêché l'Évêque de Chelm, désigné par Nous depuis plus de trois ans, de recevoir la consécration épiscopale. Il a arraché vio-

lemment à son troupeau Notre Vénérable Frère Sigismund, archevêque de Varsovie, et l'a relégué dans une contrée lointaine, lui interdisant sévèrement toute communication avec les fidèles de son diocèse. Il a fait saisir à main armée et exilé Notre Cher Fils Paul Rzewuski, vicaire-général de ce prélat, évêque suffragant de Prusse *in partibus infidelium*, que nous avions choisi, et qui n'a jamais pu être consacré, à cause des obstacles apportés par le gouvernement. Et cela, parce que ce même vicaire faisait parvenir aux autres Ordinaires de Pologne Notre *Motu proprio* concernant les affaires ecclésiastiques. À peine ce vicaire-général était-il emmené en exil, que le gouvernement civil de Varsovie convoquait les chanoines de la métropole de cette ville et leur enjoignait d'élire sur-le-champ pour vicaire capitulaire un sujet qu'il avait lui-même désigné. Ces chanoines ont opposé à ces ordres injustes une louable résistance, et avec d'autant plus de raison qu'il y en avait d'autres que l'Archevêque de Varsovie avait désignés pour remplir l'office de vicaire-général, dans la prévision que Notre Cher Fils Paul Rzewuski serait expulsé, ce qui est malheureusement arrivé. Quant à l'Évêque de Wilna, enlevé à son diocèse, il végète depuis longtemps dans un triste exil, où il est absolument empêché d'exercer sa charge épiscopale et de pourvoir au bien du troupeau qui lui est confié.

En outre, Vénérables Frères, ce même gouvernement a promulgué des décrets contraires à l'Église catholique, dont ils violent l'autorité, les lois et la discipline. Ces décrets ont prononcé la suppression de presque toutes les communautés d'ordres réguliers de l'un et de l'autre sexe, adjugé au trésor public tous les biens, de quelque Ordre régulier que ce soit, soustrait le très-petit nombre de familles religieuses épargnées à la direction de leurs supérieurs généraux et à la direction des Ordinaires, dépouillé tout le clergé catholique existant en Pologne et dans l'empire de Russie de tous ses biens appartenant soit aux Evêques, soit aux collèges de chanoines, soit aux paroisses, soit aux bénéfices ecclésiastiques, soit à tout autre établissement pieux et religieux, et livré à l'administration du trésor public les revenus de ces mêmes biens. Ces mêmes décrets, contrairement à tout droit, établissent une nouvelle organisation du clergé catholique, un nouveau règlement pour les collèges de chanoines dans tous les diocèses, une nouvelle division des paroisses. Les chapitres des églises collégiales sont abolis, l'autorité et la liberté des évêques entièrement détruites, au point qu'il leur est interdit de choisir, sans la permission du gouvernement, aucun curé, aucun administrateur paroissial, aucun vicaire. Ce même gouvernement a, par décret, supprimé le diocèse catholique de Kaminiac, qui a été enlevé à son pasteur pour être réuni à l'administration du diocèse de Lontze et de Jitomire.

Les curés légitimes du diocèse de Sandomir, et surtout de celui de Cracovie, sont transférés, au gré du Gouvernement, d'une paroisse à une autre, ils perdent leur rang et sont remplacés par d'autres. Les édifices du séminaire diocésain de Plock ont été confisqués, et l'Évêque a été forcé d'envoyer les élèves ecclésiastiques dans le monastère qui a appartenu autrefois à l'ordre des Franciscains, hors des murs. Toute liberté de communication est, en outre, refusée aux prêtres, qui ne peuvent s'éloigner à plus de mille pas de leur résidence, ni avoir de rapports entre eux. Les relations

(1) Lettre du 22 avril 1863.

(2) Encyclique du 20 juillet 1864.

des fidèles de ces contrées avec le Siège Apostolique ont été interdites par le gouvernement russe avec une telle sévérité, et si bien supprimées, que Nous ne pouvons plus, à la grande douleur de Notre âme, nous acquitter de Notre suprême ministère apostolique en venant en aide à cette partie si chère du troupeau du Seigneur, ni secourir ses misères spirituelles. Plaise à Dieu qu'il n'y ait rien de vrai dans les tristes nouvelles arrivées jusqu'à nous, que l'Evêque de Chelm et les chanoines de la cathédrale ont été en majorité exilés par le Gouvernement dans des lieux inconnus! Nous ne disons rien des pièges continuels, des artifices et des tentatives de tout genre de la part du Gouvernement pour arracher les fils de l'Eglise de son sein et les entraîner à un schisme funeste. Nous Nous taisons également sur l'emprisonnement, l'exil et les autres peines dont on frappe les Evêques, les ministres de l'Eglise, les religieux et les fidèles catholiques attachés à leur religion et défenseurs des droits de l'Eglise.

Tous ces faits sont mis en pleine lumière par la publication d'un Exposé exact et accompagné des documents nécessaires que Nous avons donné l'ordre d'imprimer et de vous mettre au plus tôt sous les yeux. Le monde catholique tout entier connaîtra par là combien est ancienne la guerre que le gouvernement russe fait à notre sainte religion, dans le but d'en détruire le dernier vestige en Pologne et dans l'empire de Russie. Nous n'ignorons pas que le Gouvernement a saisi l'occasion d'une très-funeste et tout à fait condamnable rébellion pour prendre ces résolutions si cruelles contre l'Eglise catholique, tandis qu'il pouvait réprimer et punir, suivant les voies ordinaires, les personnes coupables de rébellion, sans faire à l'Eglise une guerre si redoutable. Plût à Dieu qu'aucun ecclésiastique n'eût pris part aux menées désastreuses de cette fatale perturbation! Nous condamnons de nouveau hautement, comme Nous l'avons déjà fait, et Nous réprouvons la rébellion; Nous avertissons tous les fidèles et les ecclésiastiques, et Nous les engageons à repousser de tout leur cœur les principes impies de la rébellion, à les détester, à demeurer soumis aux puissances supérieures, et à leur obéir avec fidélité en tout ce qui n'est en aucune façon contraire aux lois de Dieu et de son Eglise sainte.

Au milieu de cette amère douleur, Nous n'éprouvons pas une médiocre consolation en considérant le noble courage et la constance de ces catholiques qui, résistant à tant d'épreuves, persistent avec une inébranlable fermeté, avec la grâce de Dieu, dans la profession de la religion catholique, et préfèrent s'exposer aux plus grands maux, plutôt que de faillir à cette sainte religion et à ce Siège apostolique.

Cependant, prenant résolument en main la cause de Dieu, de son Eglise et de la religion, cause qui Nous a été confiée d'en haut, et remplissant Notre devoir apostolique en toute liberté, Nous élevons, dans cette réunion solennelle du Sacré-Collège, Notre voix pontificale et Nous condamnons formellement, réprouvons, cassons et déclarons absolument nuls tous les décrets et tous les actes promulgués et exécutés par le gouvernement russe au détriment des droits de la religion, de l'Eglise et de ce Siège apostolique.

Toutefois, Nous voulons espérer que le sérénissime et très-puissant empereur de Russie, roi illustre de Pologne, réfléchissant sérieusement et considérant que

la religion catholique et sa doctrine salutaire sont le plus ferme soutien des empires et des royaumes, et procurent au plus haut degré la tranquillité et la félicité temporelle des peuples, aura assez d'humanité et de grandeur d'âme pour désérer à Nos vœux et à Nos justes demandes, et qu'il emploiera sa suprême autorité à faire en sorte que dans tout son vaste empire l'Eglise catholique et ses adhérents trouvent, après tant de calamités, la paix depuis longtemps désirée, et que le libre exercice de la religion ne rencontre plus d'obstacles.

Ne cessons pas, Vénérables Frères, de nous adresser par de ferventes prières, au Dieu riche en miséricordes, et de nous efforcer de le fléchir par la contrition de notre cœur, afin qu'il jette un regard de compassion sur son héritage, qu'il se lève pour secourir son peuple, qu'il étende sa main puissante sur l'Eglise catholique, assaillie par de furieuses tempêtes, menacée de tant de maux, en proie à tant de calamités, qu'il l'a protégée, l'aide, la défende et lui accorde la paix si désirée et le triomphe.

De l'Autorité en Philosophie.

LIVRE SECOND.

DE L'AUTORITÉ DIVINE EN PHILOSOPHIE.

CHAPITRE III.

La révélation est utile.—Obstacles qui se rencontrent dans la recherche du vrai.—Impossibilité de découvrir, par les seules forces de la raison, un système complet de vérités religieuses, morales et sociales, et si l'on pouvait le découvrir, impossibilité de le persuader aux autres hommes.—Conséquences de ces principes.—Objections et réponses.—Preuves directes, par le raisonnement pur et par les faits de l'histoire, de l'immense utilité de la révélation.

La vérité est d'un accès difficile. Tous les sages l'ont reconnu. Il y a toujours dans les choses quelque côté obscur. L'infini d'où procède toute réalité, et dont l'idée se retrouve au fond de toutes nos idées, l'infini est pour nous un abîme insondable. Les êtres de la création, quoique plus à notre portée, sous beaucoup de rapports, sont néanmoins comme un grand livre aux caractères en partie effacés. On y trouve des transpositions sans fin, en sorte que pour bien saisir le sens d'un endroit, de savantes combinaisons sont souvent nécessaires, et plus d'une fois infructueuses. Parce qu'en un sens véritable, tout tient à tout dans la nature, que les êtres divers soutiennent ensemble d'infinies rapports. Pour avoir d'un seul une connaissance complète, il faudrait connaître tous les autres. Les faits, et par eux les qualités des natures qui les produisent sont en prise à nos observations : mais ces natures elles-mêmes se dérobent toujours à nos regards : telle est pour nous la condition de la vérité.

Pensez-vous que beaucoup de mortels auront le bonheur de la conquérir? Il y a peu d'apparence. La plupart des hommes sont incapables d'en former le dessein sérieux, par suite de la condition physique de leur esprit ou de leur corps; ou bien à cause des soins de la vie auxquels ils sont condamnés, ou de leur pa-

resse naturelle et de leur indifférence pour la vérité. C'est cette partie du genre humain qu'un spirituel auteur appelle la gent moutonnaire. Sans conviction personnelle, ils ne peuvent que suivre à l'aveugle l'opinion d'autrui. Quant au petit nombre doué de facultés corporelles et intellectuelles convenables, libres des soins matériels et sincèrement désireux de connaître le vrai, ils ne consacrent guères à sa recherche que le tiers de leurs vie. Durant l'enfance, l'âme est dans les langes plus encore que le corps. L'adolescence et la jeunesse se passent communément dans la frivolité ou les plaisirs. Par une inaction de si longue durée, et plus encore par la domination qu'exerce la chair sur l'esprit, celui-ci perd beaucoup de sa perspicacité et de sa vigueur, il se laisse envahir par une multitude de préjugés et d'opinions fausses qu'on ne pourra chasser plus tard que moyennant une lutte opiniâtre et une perte considérable de temps. Invincibles obstacles à la découverte du vrai, les passions dont on se sera fait l'esclave devront être réprimées généreusement, totalement. Or une répression de cette sorte exige de longs efforts et une application continuellement soutenue. De là, nouvelle perte de temps, double emploi de l'attention et dissipation des forces intellectuelles qu'il faudrait faire converger toujours vers un même point successif. Voilà l'état des rares individus le plus à même de découvrir la vérité. Il ne paraît pas assurément qu'ils y doivent faire de grands progrès. Mais chose plus triste encore ! les découvertes qui ont lieu, pour réelles qu'elles soient, demeurent souvent incertaines même pour leurs auteurs. Il n'est point rare de voir marcher ceux-ci seulement à la clarté d'un tout petit rayon qui les abandonne de lui-même plus d'une fois, et que le vent de la contradiction, si ordinaire dans le champ des investigations humaines, étouffe fréquemment. Au reste, ces contradictions, ces oppositions incessantes sont un phénomène facile à expliquer. Entre plusieurs raisons qu'on en pourrait signaler, il suffira de dire que les plus sages souvent nous donnent pour vérité ce qui n'est pas la vérité, et pour vérité pure ce qui est mêlé de beaucoup d'erreurs. C'est là un fait incontestable et même incontesté. Du moins tous les juges compétents en demeurent d'accord. Or il s'en suit que la somme des erreurs comme celle des vérités, plus encore que celle des vérités, ira grossissant tous les jours davantage, à mesure que grandira le genre humain. Quelle masse énorme, après plusieurs milliers d'années ! Où trouver le bras herculéen qui la pourra soulever ?

Supposez, ce qui est bien loin d'être réel, que toute vérité intéressante, importante pour l'homme, est découverte, quel œil la pourra démêler au milieu de tant d'erreurs qui l'entourent et l'obscurcissent ? Où trouver, dans cet affreux dédale, un fil conducteur pour diriger ses pas ? A diverses époques des maîtres fameux se sont flattés d'avoir fait enfin cette inestimable découverte ; mais l'illusion a duré peu même chez les inventeurs prétendus.

Tout esprit investigateur est placé dans l'alternative de choisir entre ces deux partis : il lui faudra construire par lui-même, avec ses propres matériaux, l'édifice de la connaissance humaine ; ou bien il devra accepter l'héritage des anciens à la charge par lui de faire, dans ce legs immense, un choix convenable.

L'une et l'autre tâche est au-dessus des forces individuelles d'un homme. La spéculation le démontre,

l'expérience le confirme et tous les sages en conviennent. Plusieurs n'obtiendraient pas des succès plus heureux. Ayant tout il leur faudrait s'entendre et tomber d'accord sur ce que l'on devrait admettre et rejeter. Or une pareille entente est impossible.

Par la condition de ses facultés intellectuelles et morales, par la nature du milieu où il a pris naissance, où il a vécu et grandi, chacun se trouve placé à un point de vue particulier, d'où il ne découvre qu'un certain ordre de réalités et sous de certains aspects. Trop souvent, néanmoins, il s'imagine avoir vu la réalité tout entière et sous tous ses rapports. De là la pente qui l'entraîne à révoquer en doute, et même à rejeter absolument ce qui n'est pas renfermé dans son propre horizon. C'est là un phénomène constamment et universellement reproduit dans l'ordre moral, et particulièrement dans le domaine de la philosophie. Depuis longtemps grand nombre d'esprits supérieurs travaillent à construire l'édifice de la science avec les matériaux amassés par leurs devanciers. Telle est surtout la prétention des éclectiques. Et même ces philosophes ont tant de confiance en leurs travaux, que naguère ils nous montraient, dans un avenir prochain, l'ère à jamais inouïe d'une paix universelle parmi tous les libres penseurs. Dans l'enthousiasme naïf de leur patriotisme, ils allaient jusqu'à nous faire espérer de voir signer à Paris ce traité de paix, (1) véritable miracle du premier ordre, aussi étonnant que le plus étonnant qui se lise dans la Bible. Ces utopies, qui ne diffèrent que par la forme des rêves de la première enfance, se sont évanouies en peu de jours, après avoir fait sourire la plupart des gens sensés. Pauvre éclectisme moderne dont la base est une absurdité choquante, c'est bien à toi en effet à nous promettre une paix générale, alors surtout que la guerre éclate dans ton sein !

Outre les causes de division précédemment décrites, le philosophe porte en lui-même un double ferment d'éternelle discorde, l'ignorance et l'orgueil plus grand chez lui que chez le commun des hommes. Laissons parler sur ce sujet un sage encore profondément révérend par un grand nombre :

« Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions, je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres ; et ce point, commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphant quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire ; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne ; ils ne s'accordent que pour disputer..... Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentiments, et que l'orgueil est la seconde. Quand les philosophes seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle ? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres ; mais il le soutient, parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain ? Où est celui qui dans le secret de

(1) Jouffroy.

son cœur se propose autre chose que de se distinguer? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyants il est athée, chez les athées il serait croyant." (Emile, Liv. 1er.)

C'est donc un fait certain, également fondé sur la raison et l'expérience, que le petit nombre de ceux qui peuvent s'appliquer à la recherche du vrai, ne trouvera toujours que des lambeaux, et jamais un système complet des vérités religieuses, morales et sociales.

Mais supposons le contraire, et concevons qu'un nombre quelconque de sages est parvenu enfin à trouver un ensemble suffisant sur Dieu, l'homme et le monde. Le pourront-ils enseigner utilement au genre humain? Voyons. Il leur faudrait, pour y réussir, quatre choses que voici : 1^o Une entente, une union permanente; 2^o Un zèle constant et généreux; 3^o Une vie exemplaire; 4^o Une autorité capable de réduire les esprits rebelles à la vérité. Nous est-il permis de penser que nous verrons jamais réunies ces conditions diverses dans les maîtres dont nous parlons? En premier lieu, quant à l'accord permanent, il faut un miracle permanent aussi pour l'obtenir; car, comme il est naturellement impossible, ainsi que nous l'avons fait voir, que de libres penseurs s'unissent dans une même foi touchant les différents objets de leurs investigations, ainsi il est naturellement impossible que cette union, si jamais elle était réalisée, subsistât longtemps. Indépendamment de beaucoup d'autres causes que je pourrais signaler, l'instabilité naturelle de l'esprit humain suffirait seule à la détruire.

2^o. Dans toute la période ancienne jusqu'à Jésus-Christ, les philosophes ont montré la plus déplorable indifférence à instruire le peuple. Satisfaits d'inoculer leurs opinions à quelques adeptes, ils s'inquiétaient peu des erreurs monstrueuses du vulgaire qu'ils méprisaient profondément. C'était chez eux, ils le croyaient, un acte de souveraine prudence de dérober leur vraie doctrine à la foule. Dans ce dessein, ils professaient en public les croyances les plus absurdes de la multitude. Sur le point de mourir, Socrate ordonnait à ses amis qui l'environnaient d'offrir pour lui un coq à Esculape. (1)

Dans les temps modernes, en dehors de la sphère religieuse, la même indifférence pour l'enseignement doctrinal populaire règne partout. Je vois bien, il est vrai, des philosophes et des sectes philosophiques travailler ardemment à détruire ce qui existe. Mais s'agit-il ensuite de reconstruire, de formuler, de proposer et d'implanter dans les âmes un symbole positif, on n'aperçoit plus que froideur et indifférence.

Les maîtres que nous avons supposés en possession d'un ensemble complet de doctrine, seront-ils plus dévoués? Sur quel fondement le pourrions-nous affirmer? Pourquoi ne ressembleraient-ils pas à l'universalité de ceux qui les ont précédés? C'était une entreprise surnaturelle de vouloir découvrir la vérité complète; que sera-ce de prétendre la faire accepter par le genre humain? Quelle ignorance profonde et universelle il faudra éclairer! Que de vieux préjugés, que d'opinions favorites l'on devra combattre! Que de passions rebelles il faudra vaincre! que de contradic-

tions l'on aura à essayer! que de luttes à soutenir! que d'injures et de mépris à dévorer! que de persécutions cruelles peut-être à souffrir! Combien de fois, pour s'encourager soi-même, au milieu de ses rudes travaux, l'on n'aura d'autre perspective que l'exil, la prison ou la mort! Qui donc pourrait allumer dans le cœur de nos sages un amour du vrai si ardent et si pur, qu'ils en vissent pour lui à ce degré d'héroïsme surhumain? Où trouver la raison suffisante d'un effet si étonnant? Il n'y en a pas dans la nature; et par conséquent nous devons conclure que nos maîtres de sagesse n'auront pas le zèle constant et généreux nécessaire pour persuader ce qu'ils savent.

3^o. A un amour extraordinaire de la vérité, il faudrait joindre des exemples éminents de vertu. Si le genre humain n'avait pour ses docteurs une haute estime, à peine daignerait-il prêter l'oreille à leurs leçons. Supposons même qu'il s'y rendit attentif, l'unique moyen de le persuader après l'avoir convaincu, c'est de lui offrir constamment le touchant spectacle d'une vertu sans tache. Or, dans le passé, trouve-t-on un seul philosophe de tout point irréprochable? Que de nuages, au jugement de plusieurs, obscurcissent la vertu du fils de Sophronisque lui-même, personnification tant vantée de la sagesse antique! L'histoire contemporaine est-elle plus favorable à la philosophie? Les représentants principaux sont-ils exempts de vices considérables, et leur front brille-t-il de l'aurole des vertus parfaites? Ont-ils vaincu l'orgueil, l'amour de l'argent et du plaisir? Ne les voit-on jamais sacrifier comme la foule à l'ambition et à la fortune? Peut-on admirer en eux une inflexible droiture? Ont-ils pour Dieu une religion profonde, et pour les hommes un dévouement aussi généreux que pur et modeste? Il n'y paraît guère, de leur propre aveu. En appeler à l'avenir serait folie. Des causes identiques doivent produire dans les mêmes circonstances des résultats semblables. Vous ne pouvez donc pas attendre de la constitution humaine des effets radicalement différents de ceux qu'elle a produits jusqu'à ce jour. Les philosophes seront plus tard ce qu'ils ont été constamment et généralement par le passé, et ce qu'ils paraissent encore aujourd'hui, je veux dire idolâtres, à divers degrés, de leur moi individuel. La pratique chez eux ne saurait donc recommander et confirmer suffisamment les théories qu'ils enseignent.

4^o. Enfin en dernier lieu, la méthode par eux nécessairement suivie est un invincible obstacle à l'acceptation de leur doctrine par le grand nombre. Ils en appellent, et ne peuvent point ne pas en appeler au libre examen de leurs auditeurs. Or, quoique la constitution intellectuelle de chaque individu humain soit radicalement la même, toutefois il y a des variétés sans nombre, d'où naissent aussi d'innombrables oppositions à l'enseignement en soi le meilleur.

Dans cet état de choses, s'il nous venait du ciel, selon le vœu des plus sages païens, un précepteur d'élite autorisé par la vérité souveraine, un maître qui exhibât de sa mission surnaturelle des titres certainement authentiques, serait-ce nous dégrader que de nous faire ses disciples et de lui donner créance pleine et entière? Oui, s'écrient de concert les individualistes et les humanitaires. La raison vous fut donnée par l'Éternel pour vous conduire dans la recherche du vrai. Y renoncer pour suivre une lumière étrangère, si tant est pourtant

(1) Phédon, à la fin.

que lumière ce soit, c'est méconnaître la dignité de votre nature et l'excellence des dons du créateur. Cultivez votre raison, consultez-la avec droiture et assiduité; elle ne peut manquer de vous apprendre tout ce que vous devez savoir. C'est l'infiniment sage, l'infiniment bon et l'infiniment puissant qui vous l'a donnée pour éclairer toutes vos démarches. Seriez-vous assez absurde ou assez impie pour croire que cet être suprême ne sait pas ou ne veut pas proportionner les moyens à la fin ?

Dieu, dites-vous, a donné la raison pour connaître le vrai : donc la raison suffit à ce but. Soit, je le veux bien pour le moment. Donc la révélation est inutile. Conclusion téméraire et nullement fondée. Conclusion fautive et ridicule. Dans quel but, s'il vous plaît, Dieu nous a-t-il donné des jambes ? Probablement pour nous transporter à notre gré d'un lieu à un autre. Elles suffisent donc à cette fin. Par conséquent, sans doute, toutes les locomotives d'invention humaine, dont quelques-unes nous font disputer de vitesse aux habitants de l'air eux-mêmes, sont parfaitement inutiles. Arrière donc l'agile coursier qui dévore l'espace. Arrière les chiens rapides qu'il traîne après lui. A quoi bon les chemins de fer et les bateaux à vapeur ? A quoi bon les télégraphes de toutes sortes ? N'avions-nous pas, avant ces funestes inventions, les moyens suffisants de faire tout ce que nous faisons maintenant par elles ? Et Dieu infiniment sage ne nous avait-il pas donné ces moyens ? Pourquoi ne pas brûler les traités élémentaires des sciences diverses ? Ne pouvait-on pas, sans eux, apprendre ces sciences ?

Dieu nous a donné la raison pour connaître la vérité. Je l'avoue. Toutefois il n'en est pas moins certain que la vérité est d'un accès difficile, qu'un très-petit nombre d'hommes, par leurs ressources individuelles, sont en demeure de la conquérir, et que ceux-là mêmes ne la posséderont jamais pure et sans mélange. Nul ne saurait révoquer en doute ce résultat d'une expérience plus de trente fois séculaire. On peut donner de ce fait des explications diverses ; mais quant au fait lui-même, il est impossible de n'en pas reconnaître et confesser la réalité.

Dieu nous a donné la terre pour fournir à notre subsistance. Mais pour en tirer le secours nécessaires, il faut nous condamner à de longs et pénibles labeurs. Afin de faciliter et de féconder le travail, on s'est appliqué à inventer des méthodes et des instruments qui suppléent à la main-d'œuvre, avec de très-grands avantages. Si le Dieu créateur avait bien voulu d'abord, ainsi que l'a pensé l'antiquité la plus reculée, descendre aux besoins de ses enfants, au point de se faire lui-même leur maître, et de leur enseigner en peu de jours ce qu'ils ne pouvaient trouver autrement qu'à grand-peine et après quelques milliers d'années, le genre humain aurait-il eu raison de s'indigner et de dire : Eh ! qu'ai-je besoin d'un précepteur surnaturel ? Mes propres facultés ne suffisent-elles point à trouver enfin, après des siècles, ce qu'il m'enseigne en un instant ?

Le pain de la vérité, plus désirable cent fois que le pain matériel, ne peut, non plus que lui, s'obtenir que moyennant de longs et pénibles efforts dont la plupart des hommes sont incapables ; pour les raisons précédemment déduites. Ceux même qui l'ont ainsi gagné à la sueur de leur front, ne le mangent pas pur. Tou-

jours il est mélangé du poison de quelque erreur. Est-il raisonnable dès lors, ou plutôt n'est-il pas souverainement ridicule de repousser comme inutile un enseignement supérieur qui abrège prodigieusement le travail, et offre à l'intelligence une nourriture parfaitement saine ?

Dieu nous a donné la raison pour connaître la vérité. Très-bien. Mais n'a-t-il pas pu se réserver de nous communiquer plus tard un moyen plus puissant encore ? L'ouvrier suprême imprimé toujours à ses ouvrages le cachet de la divinité, je l'avoue. Toutefois, infiniment libre et indépendant, il ne manifeste ses attributs qu'avec nombre, poids et mesure. Il aurait donc pu d'abord placer l'homme dans une condition bonne, se réservant de lui en faire une meilleure dans la suite, lui accorder, pour connaître le vrai, un moyen suffisant, mais pourtant moins parfait que tel autre qu'il voulait lui octroyer plus tard.

Dieu nous a donné la raison pour connaître la vérité. Donc la raison suffit à ce grand œuvre. — Oui, si nous la possédons encore dans l'état d'intégrité où nous l'avons reçue. Mais si, comme la voix des peuples et de leurs sages le proclame de concert avec les faits de l'histoire, la raison est maintenant une faculté dégradée, altérée profondément, suffra-t-elle toujours au but qu'avait en vue le Créateur en nous la concédant ? Les individualistes et les humanitaires auraient fait sagement de se proposer et de résoudre au moins cette question, avant de s'exclamer avec tant de violence contre l'utilité d'un enseignement surhumain.

L'objection principale de l'humanitarisme et de l'individualisme est maintenant résolue. Il ne sera pas mal aisé de détruire les autres.

De deux choses l'une, dit-on encore : ou l'enseignement de la révélation serait l'enseignement même de la raison, ou il serait autre. Dans le premier cas, il serait inutile ; dans le second, il ne serait pas raisonnable, et conséquemment bien moins qu'inutile : il serait funeste.

Par ce que nous avons dit, et indépendamment de toute discussion nouvelle, chacun voit clairement la faiblesse et l'inanité du premier membre de ce dilemme. Lors même que l'enseignement révélé serait radicalement identique avec les données de la raison, s'il était plus hâtif, plus complet, plus certain et plus intégralement vrai, qui oserait le dire inutile ? Donc l'inutilité de la révélation n'est pas la conséquence nécessaire de l'hypothèse selon laquelle la révélation ne nous apprendrait fondamentalement que ce que la raison est destinée à nous apprendre.

Que veut-on dire, quand on prétend que l'enseignement de la révélation ne serait pas raisonnable, s'il nous apprendait autre chose que ce que la raison nous apprend ? Pourquoi s'envelopper ainsi dans des pitoyables équivoques ? Un enseignement n'est pas raisonnable, quand il est contraire aux principes de la raison. Voilà le sens obvie et naturel de cette façon de parler. — Un enseignement n'est pas raisonnable, lorsqu'il est au-dessus de la raison. Ici les termes, *n'est pas raisonnable*, sont pris dans un sens très-impropre et tout à fait sophistique. C'est ainsi que les prennent nos adversaires, afin de pouvoir, avec quelque ombre de vraisemblance, en conclure que la révélation est absurde.

Où, la révélation peut nous enseigner autre chose que ce que nous apprend la raison. La raison, la raison

humaine étant circonscrite dans une certaine sphère de vérités, il est possible que la révélation nous élève à une sphère supérieure. Alors son enseignement sera autre que celui de la raison (humaine); il sera autre, mais non pas contraire; et quoique on ne puisse dire en ce cas que l'enseignement de la révélation est raisonnable; c'est-à-dire conforme à la raison (humaine), on ne pourra prétendre non plus que cet enseignement n'est pas raisonnable, c'est-à-dire contraire à la raison ou absurde. Il faudra dire simplement qu'il surpasse la raison bornée de l'homme. Or, parce que la révélation surpasse la raison, comment en inférer qu'elle est inutile, et surtout qu'elle est funeste?

Mais si l'enseignement de la révélation surpasse la raison, que pourrions-nous y concevoir? Toutes ses leçons seront pour nous autant d'énigmes indéchiffrables; et dès lors quels pourront être leur but et leur utilité?

Les saintes obscurités de la révélation auront pour résultat naturel de vous faire mieux concevoir et la hauteur inaccessible de l'être infini, et votre propre faiblesse. Peut-être vous arracheront-elles comme à floussseau cet hymne de louanges: "Être des êtres, moins je te conçois, plus je t'adore. Le meilleur usage que je puisse faire de ma raison, c'est de l'anéantir devant toi!"

Au reste, la nuit n'est pas à beaucoup près aussi profonde qu'on se la figure. La raison ne pourrait point, il est vrai, atteindre par elle-même à l'objet de l'enseignement révélé, supposé que celui-ci fût au-dessus de sa sphère. Mais ce n'est pas à dire pour cela que cet objet, abaissé jusqu'à elle en quelque sorte par la révélation, n'offrira que ténèbres à ses yeux. Il se pourra faire, et c'est en effet ce qui arrive, il se pourra faire qu'il lui présente diverses faces plus ou moins lumineuses. Qui ne sait, par une expérience journalière, qu'il comprend assez bien, quand elles lui sont enseignées, plusieurs vérités qu'il n'aurait jamais trouvées par lui-même?

Dans leur antipathie, ou plutôt leur haine contre la révélation, les humanitaires et les individualistes ne se bornent pas à soutenir son inutilité; mais encore, ainsi que nous l'avons déjà entrevu, ils vont jusqu'à prétendre que l'hypothèse regardée par nous comme un fait incontestable, que Dieu a parlé à l'homme, a été bien fatale à l'humanité. A cette croyance l'on doit imputer l'horrible chaos des superstitions qui ont souillé la terre, et le sombre fanatisme qui fait couler des fleuves de sang. Si on n'avait pas supposé que Dieu pouvait parler aux hommes, et qu'en effet il leur parlait quelquefois, on n'eût pas vu tant d'imposteurs se jouer de la crédulité populaire, et faire passer pour des oracles les fantaisies de leur imagination ou bien les astucieuses inventions de leur mauvais génie. Ces ennemis du genre humain ne trouvant point d'adeptes, n'auraient pu, comme ils l'ont fait tant de fois, allumer dans le monde les épouvantables conflagrations dont le récit souille si souvent l'histoire.

Par un raisonnement tout semblable, on pourrait établir que le don de la raison a été bien funeste à l'homme. En effet, s'il n'avait pas été doué de cette faculté, en aurait-il abusé si cruellement? Aurait-il commis les innombrables forfaits dont il a inondé la terre? L'aurait-on vu devenir le jouet de tant et de si

absurdes erreurs? Non sans doute, évidemment. Le triste et déplorable présent que celui de la raison!

Pourquoi ne veut-on pas distinguer une chose de l'abus accidentel qu'on en fait?

Pourquoi considérer exclusivement, pour juger de l'utilité d'une hypothèse, ce qui en résulte de fâcheux? N'est-il pas évident qu'il faut envisager aussi les inconvénients de l'hypothèse contradictoire? Vous nous dites: Voyez ce qu'est devenu l'homme sous l'influence de telle ou de telle révélation fautive. Et moi, je vous dis: considérez ce qu'il serait devenu, privé de la révélation véritable. Serait-il un être religieux et moral, et ses plus nobles facultés ne demeureraient-elles pas à jamais enveloppées et inactives?

Ne comparez pas les peuples trompés par de faux révélateurs à ceux qu'éclaira la révélation véritable; mais bien à ceux qui se souviennent à peine de la révélation primitivement faite à leurs pères; et vous verrez combien ces derniers sont tombés plus bas encore. Le stupide sauvage n'est-il point au-dessous du disciple de Mahomet, de l'adorateur de Fô ou de Bouddha? La fable et l'histoire ne nous représentent-elles pas de concert les premiers législateurs, ces hommes célèbres qui tirèrent de la barbarie la plus profonde leurs contemporains, les assujétirent aux lois, leur enseignèrent les arts et les métiers, aussi bien que les cérémonies de la religion, ne nous les représentent-elles pas comme inspirés ou spécialement assistés d'en haut? Ces grands bienfaiteurs de l'humanité furent donc en même temps des révélateurs, il est vrai, le plus souvent prétendus. Leur mensonge, en soi très-odieux, fut néanmoins avantageux à leurs semblables.

Ainsi, à envisager la chose d'un point de vue général, comme on le doit faire pour l'apprécier équitablement, les fausses révélations elles-mêmes ont été moins funestes à l'homme que ne l'eût été la privation totale de révélation.

Si l'on n'avait appris à connaître par une expérience souvent répétée, la puissance des habitudes intellectuelles, des préjugés, des opinions d'invention propre ou qu'on s'est assimilées depuis longtemps; si on ne savait tout ce que peut tenter l'esprit de système, alors surtout qu'il trouve dans les basses régions du cœur d'indestructibles auxiliaires, on aurait peine à s'expliquer l'opiniâtre insistance des adversaires de la vérité révélée. Seul, en effet, l'épais bandeau qui couvre la face du moi idolâtre de lui-même, de ses idées et de ses penchants, peut dérober aux yeux les avantages immenses de la révélation. Déjà sans doute, par ce qui précède, on doit en être convaincu: ce que nous allons dire encore le mettra dans un plus grand jour.

L'enseignement de la révélation sera vrai, complètement vrai, absolument vierge d'erreur; car il émanera de l'infinie vérité.

L'enseignement de la révélation renfermera les vérités les plus utiles à l'homme; par suite, il lui fera connaître son auteur, lui-même et les êtres divers avec lesquels il doit entrer en rapport. Ainsi la nature de Dieu et la nature de l'homme, les perfections de Dieu et les attributs de l'homme, aussi bien que la vraie valeur et la propre destination des créatures faites pour lui, feront la matière de l'enseignement révélé; et sur ces questions diverses, une lumière suffisante éclairera tout individu humain qui n'aura pas trop démerité.

Pouvons-nous attendre moins de l'être souverainement bon qui aura daigné se faire notre maître ?

Nous l'avons déjà vu, l'enseignement en soi le meilleur, proposé au libre examen de chacun, serait rejeté par un grand nombre, mutilé et altéré par beaucoup d'autres. C'est un résultat nécessaire de la diversité intellectuelle et morale qui se voit dans chaque individu de l'espèce humaine. Donc, pour que l'enseignement le meilleur soit universellement accepté, il faut qu'il s'impose avec un empire absolu. Le maître ne doit pas dire à son disciple : Examinez, discutez ma doctrine, et voyez s'il vous convient de croire. Il faut qu'il dise impérativement : Croyez sans aucun doute. Si vous croyez fermement, vous aurez la vie ; sinon la mort sera votre partage. L'intelligence, toute entière aux ordres de la volonté, n'est pas moins superbe et insoumise qu'elle. Ce n'est donc point assez de lui proposer ce qu'il est bon et même très-bon de croire. On doit encore la réduire à la foi par l'autorité du précepte, du précepte muni d'une sanction suffisante. Seule, la révélation peut faire ainsi, et ainsi fait-elle en effet. Voici ce que dit le Seigneur : tel est l'exorde ordinaire et obligé de quiconque apporte à la terre un message céleste. A qui croira, gloire et bonheur, à qui ne croira pas, malheur et infamie : ainsi se conclut ordinairement tout enseignement divin. En effet, Dieu infiniment sage et souverainement jaloux de faire respecter son autorité suprême, s'il daigne remplir à notre égard le rôle de révélateur, ne saurait consentir à se voir traité comme un maître vulgaire, sujet à se tromper et à vouloir tromper. Il devra donc exiger la foi, une foi pleine et entière ; il devra l'exiger rigoureusement et sous des peines sévères pour les esprits indociles.

L'ordre surnaturel est possible : nous l'avons montré. L'ordre surnaturel est réel, nous le prouverons. Or, posé l'ordre surnaturel, la condition de l'homme est incomparablement meilleure qu'en dehors de cet ordre. C'est évident par la simple notion des choses. Dans l'ordre surnaturel, l'état de l'homme est au-dessus de toute la virtualité et de toutes les exigences non-seulement de sa propre nature, mais encore de toute nature créée. L'homme a pour destinée, dans l'ordre surnaturel, de devenir fils adoptif de Dieu, de vivre de sa vie dès ici-bas, de partager son bonheur et sa gloire dans le ciel, de le voir, de l'aimer et de lui être uni, au point de ne faire avec lui qu'une même chose, durant l'éternité toute entière. Quelle destinée magnifique ! Or c'est la révélation qui nous la fait connaître, et nous n'aurions pu la découvrir autrement. La révélation soulève un coin du voile qui dérobie à nos yeux l'intime nature de la divinité, et nous montre le Père, le Fils et le Saint-Esprit éternellement occupés de glorifier l'homme et de le rendre heureux. Le Père l'aime avec un tel excès qu'il lui donne son Fils pour l'instruire, le racheter et le sauver des supplices éternels. Le Fils s'abaisse jusqu'à se faire homme et homme de néant. Il s'oublie lui-même, si je l'ose dire, jusqu'à mourir sur une croix comme un insigne malfaiteur, pour réhabiliter l'homme déchu. Il se prodigue à ses usages avec tant d'excès qu'il devient sa propre nourriture, au sens le plus vrai et le plus littéral. Le Saint-Esprit établit sa demeure dans l'homme ; et, par un travail incessant de purification, de sanctification et de rénovation, il le prépare à sa condition future. Avec Dieu nous devons coopérer nous-mêmes à notre bonheur ; en sorte que nous joui-

rons de la félicité à venir comme d'un bien acquis par notre courage, et d'une récompense dignement méritée. La révélation nous l'enseigne. En même temps elle nous fait connaître les moyens de seconder l'action divine toujours réelle en nous. Que si, par un effet de la fragilité ou de la malice de notre nature, nous venons à gâter l'ouvrage du Seigneur, à nous jeter hors de la voie qui conduit au but, la révélation nous apprend à y rentrer et à réparer nos pertes. Quel aveuglement et quelle folie de méconnaître un si inestimable bienfait !

Au raisonnement à *priori* joignons l'autorité de l'expérience, et voyons ce qu'a fait de l'homme, par exemple, la révélation chrétienne. Nous considérerons successivement l'homme individuel et l'homme politique, ou l'individu et la société.

Mettons en regard un chrétien sans lettres, mais bien instruit de sa religion qu'il pratique fidèlement, comme on en trouve encore un grand nombre, avec le plus célèbre philosophe de l'antiquité païenne, le divin Platon, si l'on veut. Le chrétien que je suppose, possède, grâce à la révélation, sur Dieu, sur l'homme, sur le monde et leurs rapports, des notions beaucoup plus étendues, beaucoup plus saines et beaucoup plus certaines que cet illustre philosophe. Platon n'a fait qu'entrevoir quelques-uns des attributs de la divinité. L'unité, l'éternité, la toute-puissance, la bonté et la justice souveraine de Dieu, sa haine du mal et son amour du bien, sa miséricorde infinie et sa providence universelle ne brillèrent jamais à ses yeux de l'éclat qui frappe le chrétien dont nous parlons. Platon n'avait pu s'élever jusqu'à l'idée d'un Dieu créateur ; il croyait le monde éternel, lui prêtait une âme et en faisait un animal immense. Le chrétien se rit de ces chimères. Platon n'avait, aussi bien que son maître, Socrate, de son origine et de sa fin que des idées très-incomplètes et fort incertaines. Il en va tout autrement chez le chrétien. Il nous dira avec certitude et précision d'où il vient et où il va. Vous plaît-il de l'interroger sur les moyens d'accomplir sa destinée et les obstacles qui pourraient l'en détourner ? Sur tous ces points vous serez pleinement satisfait de lui. Vous ne le seriez pas du divin Platon. Notre chrétien nous déduira les règles de la religion et des mœurs avec une sagesse qui ferait pâlir celle de tous les anciens philosophes collectivement pris. En de certaines rencontres, le disciple de Socrate déclare permises de graves infractions aux lois de la saine morale : l'ivresse en l'honneur de Bacchus, la communauté des femmes, l'exposition des enfants à charge à leurs parents. Le chrétien proclame hautement qu'en aucun cas possible, le mal ne saurait être permis ; et que l'on doit compter pour rien la douleur en comparaison du péché. Homme sans lettres, nous l'avons supposé tel, il ne connaît pas les divers rouages de la politique, assurément ; mais toutefois il sait quelques principes dont la fidèle réalisation par les souverains et les peuples ferait la gloire et procurerait le bonheur de l'humanité. " Cherchez, dit-il, universellement, cherchez d'abord le royaume des cieux, et le reste vous sera donné par surcroît. — Que les serviteurs obéissent à leurs maîtres en vue de Dieu et que les maîtres commandent à leurs serviteurs avec équité et modération, sachant qu'ils ont avec eux dans le ciel un maître commun. — Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez

pas qu'on vous fit à vous-même, et faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent.

L'enseignement chrétien n'est pas une spéculation stérile, une lettre morte, dont l'effet le plus salutaire serait seulement d'éclairer l'homme. Lumière et vie tout à la fois, il dépose dans les âmes une sorte de ferment divin qui les agite jusque dans leur fond, et y développe rapidement au plus haut degré les forces supérieures de notre nature. Le souffle de la parole évangélique porte dans les cœurs comme une semence d'héroïsme partout ailleurs inconnue. Et ceci n'est pas un vain discours, à beaucoup près. Qu'on se rappelle, pour en voir toute la vérité, d'abord Père des martyrs. Qu'on songe à leur innombrable multitude. Que l'on combine ensemble la diversité des caractères, des conditions, des origines, de l'éducation, de l'âge, du sexe, et l'uniformité de la constance calme, seraine, toute resplendissante d'amour et de joie, que faisaient paraître ces millions de victimes, parmi les supplices les plus atroces et les plus variés. Or le témoignage du sang gaiment répandu n'a jamais fait défaut au christianisme dans la suite des siècles. Aujourd'hui même, le sabre Coréen, le knout russe, le rotin et la cangue chinoise et cochinoise, l'ont dit à l'univers: aujourd'hui il est aussi éclatant que jamais, quoique plus rare, à défaut d'occasions favorables.

L'héroïsme chrétien se montre et s'est toujours montré sous beaucoup d'autres formes moins brillantes peut-être, mais non moins vraies. Dans tous les âges on a vu des myriades de disciples du Christ mener sur la terre une vie, je pourrais dire presque exclusivement spirituelle. Ils vivaient dans un corps à la manière des pures intelligences, tant ils savaient dominer l'élément inférieur de leur nature! A tous les degrés de l'échelle sociale, des foules de jeunes filles renoncent spontanément et pour toujours aux plus douces jouissances de l'esprit, du cœur et du corps, afin de mieux se dévouer au service de Dieu et de leurs frères. D'autres pareillement en très-grand nombre ne pouvant contenir au dedans d'eux-mêmes le don inestimable qu'ils ont reçu, s'ent vont loin de leurs amis, de leur famille et de leur patrie, par toutes les mers et sous tous les climats, répandre avec leurs sueurs, leurs larmes et leur sang, la bonne nouvelle qui apprend aux hommes le chemin de la vie et du bonheur.

C'est ainsi que la parole révélée agit sur des multitudes d'individus humains. Son influence sur la société n'est pas moins remarquable. Elle a transformé le monde.

L'empire romain, miné de toutes parts, succombe enfin sous les coups redoublés des nations barbares. Les institutions diverses, les arts et les sciences sont ensevelis sous ses ruines. Demeuré seul debout, le christianisme, couvert de son sang, aborde les farouches vainqueurs devant qui tout prend la fuite. Il leur parle avec une douceur qui les charme, une autorité qui les étonne. Son langage, plein de grâce et de majesté, les adoucit et les humanise peu à peu. Ils courbent devant lui leur tête altière et déposent humblement leur hache à ses pieds. C'est avec ces terribles natures, avec les Francs, les Bourguignons, les Bretons, les Germains, les Huns, les Goths, les Vandales, les Lombards, les Saxons, les Danois, éléments rebelles et contraires, s'il en fut jamais, qu'il parvient à former les nations les plus douces, les plus polies et les plus généreuses; les

plus puissantes et les plus belles monarchies. Les peuples et les gouvernements chrétiens n'ont pas de modèle dans l'antiquité, ni de copie dans les temps modernes. Et c'est une vérité reconnue de tout le monde, quo principalement sous le rapport du développement intellectuel et moral, nul ne peut entrer en parallèle avec eux. Partout où elle a pu faire entendre sa voix, la révélation a proclamé le grand principe de la fraternité universelle tellement inconnu sur la terre, qu'en tout lieu l'homme possédait l'homme comme sa chose, et croyait à une différence radicale d'origine et de nature entre les castes diverses, et même entre les divinités qui présidaient à leurs destinées respectives. Ce principe, d'une portée véritablement immense, s'insinuant peu à peu dans les différentes parties du corps social, à d'abord rapproché le maître de l'esclave, ensuite, graduellement, il a aboli l'esclavage lui-même que la sagesse antique, par la bouche d'Aristote, avait pourtant déclaré nécessaire au maintien de la société. Sous son influence salutaire, la femme, autrefois livrée à l'homme, pieds et mains liés, est devenue sa compagne et a partagé ses droits. Le patriotisme féroce qui ne laissait voir à chacun que l'étroit canton où il avait reçu le jour, a été vaincu par le principe chrétien de la fraternité. Le christianisme, malgré des obstacles de toutes sortes, a relié insensiblement, dans une unité puissante, les peuples qu'il s'était soumis. Souvent à la voix d'un faible vieillard, on a vu l'Europe entière se lever en masse et voler à de nobles entreprises.

La guerre, fléau toujours redoutable sans doute, a néanmoins dépouillé, parmi les chrétiens, le caractère de barbarie qui l'accompagnait toujours chez les anciens peuples, même les plus avancés. Le droit des gens y est incomparablement plus parfait. Nous retrouverons encore dans la suite, pour les envisager sous de nouveaux points de vue, ces merveilleux phénomènes de l'ordre moral et social.

Chose admirable plus qu'on ne saurait le dire! le christianisme s'est incliné jusqu'à terre pour tirer de la poussière et de la boue un être à figure humaine, mais dégradé profondément, l'affreux anthropophage. Il lui a tendu la main sans crainte et l'a relevé sans dégoût. Que dis-je, sans dégoût? Il l'a pris et serré dans ses bras avec de douces étreintes; il l'a rechauffé sur son sein comme une industrieuse et tendre nourrice. Par de constants efforts et des soins assidus, il en a fait un homme beaucoup plus avancé, au point de vue de la connaissance salutaire et de la vraie vertu, que les Sages les plus vantés de la Grèce antique. Non-seulement des particuliers, mais encore des peuplades entières ont subi sa puissante influence. On l'a vu et on le voit encore aujourd'hui transformer les hordes les plus abruties et les plus sanguinaires en populations admirables pour leur aménité, leur hospitalité, leur droiture, leur pureté et l'élevation de leurs sentiments. Qui ne connaît la merveilleuse et très-authentique histoire des sauvages du Paraguay? Où n'a pas retenti de nos jours le récit non moins étonnant et aussi véridique de la complète métamorphose des cannibales de Gambier, de Wallis et de Futuna? Voulez-vous voir en plein exercice le superbe principe de la fraternité? Allez chez ces pauvres insulaires, naguère plus impitoyables que le tigre lui-même, et devenus maintenant aussi doux que l'agneau. Là vous retrouverez quelque chose de cet âge

d'or tant célébré par les traditions primitives des anciens peuples.

Viens maintenant le citoyen de Genève nous demander avec hauteur : à quoi bon la révélation ? Que peut-elle m'apprendre de salutaire que la raison ne me l'enseigne également ? Cette fière et dédaigneuse question est d'un fils ingrat qui insulte à sa mère dont les leçons lui ont appris tout ce qu'il sait. Sophiste fameux, à quel degré portez-vous donc l'estime de votre individualité ? De l'aveu de tous, l'enseignement des anciens sages les plus renommés ne saurait soutenir le parallèle avec celui de la révélation : et vous dites : qu'on me signale une vérité révélée que je ne puisse apprendre de ma raison ! Combien faut-il que votre raison l'emporte sur celle de vos semblables ! Mais alors pourquoi est-elle tombée si souvent dans l'erreur ; et comment a-t-elle enfanté des contradictions et si nombreuses et si palpables, qu'un judicieux auteur y a trouvé le moyen facile de vous réfuter par vous-même ?

Concluons tout ce discours par l'arrêt sans appel du tribunal suprême. Que la révélation soit utile, c'est une question jugée depuis longtemps, jugée en dernier ressort par le sens commun de l'humanité. L'universalité morale des peuples a cru et croit encore aux grands avantages de la révélation. C'en est assez, et chaque individu doit accepter avec soumission cette commune croyance.

Aloys et Marguerite.

(Suite.)

« Ce jour-là, une personne amie reçut le billet suivant
« Chère Marie, papa a dit que je ne devais avoir de communication avec aucun membre de la famille. Je ne sais point où est Aloys : il est probable que je ne le verrai jamais ! Je ne dois jamais revoir ma maison !... Si vous saviez comme je suis heureuse ! Vous verrez, tout ira bien. J'aime mes souffrances pour le saint Nom de mon Sauveur. Je partirai d'ici probablement demain pour aller je ne sais où. Je ferai en sorte que vous ayez de mes nouvelles à temps. Dites à nos amis combien je prierai pour eux et combien j'ai besoin qu'ils prient pour moi... Adieu ! Votre sœur très-affectionnée en Jésus-Christ, — MARGARET.

« Elle était prisonnière dans une campagne à peu de distance de la ville ; mais elle ne devait pas être là pour longtemps. Nous reviendrons à elle un peu plus tard. Mettons-nous à présent à la recherche d'Aloys : il était plus jeune d'âge et semblait moins robuste dans la foi. Si des inquiétudes avaient pu surgir, elles seraient venues de son côté, et il faut nous hâter de les dissiper. Moi qui avais vu jusqu'au fond de son cœur, je n'en conçus aucune ; mais d'autres étaient un peu inquiets, et bien des larmes accompagnèrent, ce jour-là, les prières presque incessantes qui se firent pour les deux néophytes. Je me hâtai d'écrire au *Messenger*, pour les recommander à aux prières, des Associés de l'Apostolat. Au milieu de cette masse d'intentions, comment auriez-vous pu deviner en faveur de qui vous les faisiez monter au ciel, et quelle était l'urgence du secours ? Mais le Sacré Cœur, qui change en or divin tout ce que vous lui offrez et s'est engagé par serment à exaucer chacune, même la moindre, de vos prières, choisit parmi ce nombre d'intentions, et applique la grâce d'après les

mystérieux desseins de sa miséricorde. Je me suis trouvé si bien de ce secours, que depuis lors je n'ai plus manqué et ne manquerai point désormais d'écrire au *Messenger* pour recommander toute œuvre intéressante spécialement la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Le jour suivant était la veille d'une fête de la Sainte Vierge : une messe fut dite pour les pauvres chers fugitifs. Nous demandons au Cœur de Jésus que, par honneur pour sa divine Mère, le belle fête du lendemain ne se passât pas sans qu'il nous fit savoir où était Aloys, et sans que lui et sa sœur fussent incorporés à la sainte Église catholique. Je dirai plus, et je suis sûr de ne pas vous étonner, pieux lecteurs, nos demandes étaient écrites sur un papier que je portai à l'autel ; je le conserve encore. Un désir ardent, pour être tout surnaturel et pour Dieu, n'en est pas moins une passion, et toute passion a des ingénuités qui déjouent la discussion. Dieu aime la simplicité de la foi : il ne laisse pas longtemps la nôtre sans récompense.

« Peu après que je fus descendu de l'autel, on vint m'annoncer qu'on connaissait la ville où Aloys était captif. C'était une ville de bains, sur les bords de la mer, pas très-éloignée de celle où nous nous trouvions. Appelons-la *Mex*, pour fixer l'attention. La prudence m'oblige de taire les nom des lieux, de ne pas donner aux personnes leurs noms accoutumés et d'omettre plusieurs détails. Peu après un autre renseignement parvint jusqu'à nous : Aloys était dans un hôtel ; son père lui avait défendu d'en sortir, et il avait fait connaître sa défense aux gens de la maison en les priant de veiller à ce qu'elle ne fût pas violée ; et, en s'éloignant, il avait déclaré que lui-même retournerait au plus tôt pour prendre des dispositions ultérieures. Ma première pensée fut celle d'envoyer à Mex une personne de confiance pour recueillir des informations précises, savoir si Aloys pouvait venir jusqu'à moi ou si je pouvais aller jusqu'à lui, surtout pour s'assurer de ses dispositions et de sa fermeté ; enfin pour tâcher de lui être utile d'une façon quelconque. Cependant, après mûre délibération, il me parut préférable d'y aller moi-même. Si j'étais assez heureuse pour le voir et le trouver dans des dispositions convenables, je pourrais peut-être le recevoir dans l'Église... Je pris une petite fiole d'eau baptismale, et montai sur le premier train pour Mex, recommandant mon voyage à Dieu, priant mon bon Ange de me guider, et cherchant à me fixer un plan pour cette petite campagne, aussi importante que scabreuse. Claire, et d'autres âmes chères à Notre-Seigneur devaient prier pendant ce temps.

« Quand je fus en wagon, il me vint dans l'idée que le père d'Aloys pouvait bien être dans le même train. Et si, allant chercher le fils dans quelque hôtel, j'y rencontrais le père !... Puis, d'ailleurs, comment trouver cet hôtel ? Il y en a généralement beaucoup dans une ville de bains... Évidemment, je ne pouvais compter que sur la divine Providence. Voici cependant à quel parti je m'arrêtai. Je voulais passer lentement devant chacun des hôtels, dans l'espérance qu'Aloys, pour tromper les heures de sa captivité, regarderait par quelque fenêtre et m'apercevrait. S'il me voyait, il ne manquerait pas de me faire quelque signe pour attirer mon attention : et si je réussissais jusque-là, je me conduirais suivant les circonstances, surtout, selon ses propres dispositions ; car je pensais qu'il vaudrait mieux ne me rendre qu'à ses instances pour l'admettre dans l'Église.

Mais si je ne pouvais pas découvrir Aloys par ce moyen, j'entrerais dans chacun de ces hôtels et m'asseoirais un instant pour tâcher d'avoir un peu de conversation avec les gens de la maison, et de parvenir ainsi à la découverte du cher captif.

— Pendant que mon imagination travaillait de la sorte, nous avions passé par plusieurs stations; déjà nous roulions sur les bords de la mer; on s'arrêta; nous étions à... disons toujours Mex. Une nuée de voyageurs descendit du train; et chacun de s'empresse après ses bagages ou ses amis... Il n'y avait que moi qui fusse exempt de tels soucis; et comme mon cœur m'emportait en avant, en un clin d'œil j'étais devant la claire-voie qui sert de barrière à la gare. Derrière la claire-voie, un jeune homme, le cou tendu, scrutait de loin, d'un air préoccupé, au sein de la foule des voyageurs, poussait sa tête à droite, à gauche, pour mieux distinguer à travers les différents groupes, et forçait en arc un jonc que ses deux mains pressaient par les deux bouts. J'arrive à cinq pas de lui, nos yeux se rencontrent.

— Comment! est-ce vous, mon Père? s'écria-t-il avec l'accent de la plus vive surprise.

— Mais oui, cher enfant. Comme le bon Dieu vous envoie ici à propos!

— Aloys fut un court moment avant de se reconnaître tout-à-fait, puis il s'écria: "Vraiment! Dieu n'avait jamais été avec moi comme cela auparavant! Je ne puis m'empêcher de reconnaître sa main dans tout ce qui m'arrive depuis quatre ou cinq jours. Mais papa est peut-être arrivé par ce train; partons vite."

— Ce disant, il s'empare de mon bras et m'entraîne. Tout auprès de la gare est l'embouchure d'une rivière: un terrassement s'élève entre l'eau et la ligne ferrée sur un assez long parcours. Le talus, en pente douce du côté de la mer, est couvert de larges pierres disposées en forme de pavé. En moins d'une minute nous marchions sur ces pierres, Aloys et moi, à l'abri des regards de la foule qui se pressait autour de la gare, et suffisamment cachés du côté de la ville. La mer était haute; les vagues venaient clapoter à travers les pierres et expirer en léchant le pavé jusqu'à nos pieds.

— Le premier mot qu'Aloys me dit, après avoir assuré notre retraite, fut celui-ci: "Vous venez pour me baptiser?"

— "Vous baptiser! mon enfant, repris-je; mais vous allez bien vite."

— "Comment, vite! Et pourquoi viendriez-vous donc? Vous vouliez me recevoir l'autre jour avant que la tempête eût soufflé, et maintenant qu'elle se déchaîne vous hésiteriez?"

— "Mais vous êtes peu instruit encore dans notre sainte foi et ne connaissez peut-être pas toute l'importance d'un acte semblable."

— "Il est vrai, je pourrais être plus instruit, et j'espère que je le deviendrai chaque jour davantage; mais ne voyez-vous pas que Dieu m'a mis en quelque sorte dans la nécessité d'étudier mon catéchisme, en me procurant le séquestre forcé auquel papa m'a condamné? Et comme ç'aurait été peu de me procurer la solitude si je n'avais pas eu de livre pour étudier, voici ce qui est arrivé. L'autre matin, lorsque papa me fit descendre subitement chez lui, avant même que j'eusse fini de m'habiller et sans me permettre de remonter dans ma chambre, je faisais ma prière catholique; je la lisais dans le *Jardin de l'âme*; j'obéis à l'instant, et sans

réfléchir, je mis le livre dans ma poche, au lieu de le jeter sur un meuble. C'était providentiel! Qu'aurais-je fait sans ce livre?"

— "Pour l'importance de cet acte, il est clair aussi que je ne puis l'apprécier suffisamment; mais néanmoins c'est pour ma foi que je souffre et que je suis chassé à tout jamais de la maison paternelle. Puisque le bon Dieu me soutient et me favorise ainsi maintenant, il faudra qu'il me donne bien plus de grâce encore quand je serai de fait incorporé à son église... Savez-vous, mon Père, que je suis devenu énormément catholique durant ces quatre ou cinq jours!... Mais voici une raison dernière. Prisonnier dans cet hôtel, je n'en étais pas encore sorti, lorsque, il y a un quart d'heure à peine, l'idée et l'envie de sortir s'emparent de moi, au point que, n'y tenant plus, je descends dans la rue sans savoir où je veux aller. La réflexion et la plus simple prudence auraient dû me détourner de sortir au moment de l'arrivée du train, et de venir du côté de la gare, au risque de rencontrer papa et d'être surpris en flagrant délit. Or, voilà que vous-même étiez détaché en avant de tout ce monde par la divine Providence, pour que la rencontre se fit dans les meilleures conditions, et que nous ne puissions manquer de reconnaître sa main attentive... N'est-ce donc pas la volonté de Dieu que vous me donniez le baptême?..."

— "Ce cher enfant avait raison. Comment tenir devant une éloquence si ingénue et si touchante? Il y avait dans sa voix du sérieux, du solennel et une émotion contenue qui parlaient à l'âme. Il n'y avait pas à douter de ses dispositions, et la volonté de Dieu paraissait manifeste. Je l'interrogeai sur les articles du symbole, spécialement sur ce qui regarde l'Eglise catholique, apostolique et romaine; sur l'obligation de croire ce qu'elle enseigne et d'obéir à ses commandements. Puis il y eut un intervalle de silence, comme si nos âmes avaient besoin de se recueillir. Nous nous étions arrêtés, et nous contemplions le bras de mer qui s'étendait devant nous:

— "C'est le Jourdain! m'écriai-je."

— "C'est vrai! dit-il, sortant de ses réflexions."

— "Faut-il prendre une coquille et vous baptiser?"

— "Mais oui, mon Père; c'est cela même. Quelle heureuse idée!"

— "Cependant, mon enfant, nous avons encore plusieurs choses à faire. Asseyons-nous sur ces pierres, vous là, moi ici. Vous ne pourriez rester longtemps à genoux sans exciter l'attention de pêcheurs qui passent et repassent avec leurs barques si près de nous."

— "Aloys fit comme je disais: nous eûmes une conversation intime... Puis nous récitâmes le *Veni Creator*, quelques autres prières, les actes de Foi, d'Espérance, de Charité..."

— "Aloys, lui dis-je, j'ai de l'eau baptismale."

— "Ah! mon Père, que c'est bon à vous d'y avoir pensé!"

— "Désirez-vous être baptisé, si par cas vous n'aviez pas reçu le baptême?"

— "Mais oui, mon Père, de tout mon cœur! Vous savez bien que je ne désire que cela. Dites-moi ce qu'il faut faire."

— "Mettez-vous à genoux sur cette pierre."

— "Il le fit. J'attachai à son cou un linge blanc qui descendait sur sa poitrine; il avança un peu la tête, et je prononçai la formule conditionnelle usitée en versant

Peau sainte sur son front... Ce n'était pas le moment des communications de l'âme avec Dieu seule et avec elle-même. Nous nous assîmes encore pour achever l'œuvre de Dieu, nous récitâmes, avec d'autres prières, le *Te Deum* en latin et en anglais, tandis que nos voix étaient presque couvertes par le bruit des vagues. Je ne dis rien de notre émotion et des larmes de bonheur qu'il nous fut impossible de retenir.

— "Après quelque temps, nous allâmes à une petite distance du rivage nous promener sur un terrain couvert de gazon et protégé un peu contre le murmure de la mer. Notre conversation devint alors aussi expansive et gaie qu'elle était tout-à-l'heure solennelle et pleine d'émotion. Nous parlâmes des quelques jours qui restaient de s'écouler : ils étaient si pleins d'événements ! Marguerite fut un des objets de notre conversation. Aloys me fit dire et redire encore tout ce que je savais sur sa situation ; puis il se perdit en conjectures sur ce qu'elle allait devenir, et j'avais besoin de réveiller sa foi et sa confiance dans cette Providence divine qui avait jusque-là si bien veillé sur eux. Nous fîmes aussi des conjectures sur son propre avenir ; ... mais, ici encore, c'est à la bonne Providence qu'il fallait tout abandonner.

— "Cependant il fallait bientôt s'arracher aux douceurs de cette conversation. Nous revînmes sur les bords de la mer pour visiter la pierre témoin des grandes choses que Dieu venait d'accomplir. Avec une autre pierre, nous gravâmes sur celle-ci une marque en forme de croix, afin de pouvoir la reconnaître si jamais nous avions le bonheur de revoir ce rivage. Je l'ai visité quelques semaines après avec un jeune ami : la pierre, la marque, tout était à sa place. Mais Aloys ne l'a point revu. Il écrivit au coin de la dernière feuille de mon bréviaire la date de ce jour, avec ses nom et prénom suivis de ces mots : *Enfant de l'Eglise et de Marie.*" Je laisse l'autre coin de la page pour Marguerite, me dit-il.

— "Nous parlâmes de première communion. Il était bon qu'il la fit au plus tôt, et je lui donnai un billet avec lequel il pouvait se présenter, de bon matin le jour suivant, à un château situé non loin de là et où je savais qu'il devait y avoir une messe à l'occasion de la fête de la Sainte Vierge.

— "Mais, mon Père, ne pensez-vous pas que vous pourriez voir Marguerite ce soir ?

— "Je n'en sais rien, mais il n'y a guère d'apparence.

— "Si elle savait que vous m'avez reçu dans l'Eglise et que je vais avoir le bonheur de faire ma première communion demain, elle serait tout pour être aussi reçue ce soir et faire sa première communion avec moi. Oh ! si Dieu voulait nous faire cette grâce ! en vérité, ce serait le comble..."

— "Il garda un instant le silence ; son cœur débordait à cette pensée... Il se soulagea par un long soupir accompagné d'un sourire mélancolique, et continua :

— "Mais non ! ce serait un excès de bonheur ! Imaginez que demain matin à la sainte messe, lorsque vous viendrez donner le corps du Seigneur, vous nous voyez tous deux à la sainte table entre ma marraine et la sienne ! ... Il me semble que ma ferveur serait augmentée de toute celle de ma sœur et des autres... Savez-vous, mon Père, que Marguerite était bien digne de devenir catholique : elle aime tant Notre-Seigneur ! ...

— "Je l'écoutais avec attendrissement, Aloys me ré-

vélait ainsi, à son insu, quel était le fond de ses jugements, même quand il était encore protestant. Puis j'admirais le développement rapide de l'esprit catholique dans son âme, et la vivacité de son amour fraternel excitée par l'épreuve et relevée par le sentiment catholique.

— "Mon enfant, lui dis-je, vous semblez oublier que vous êtes proscrit et prisonnier ; votre père peut arriver par le premier train.

— "D'abord, répondit-il, je vois un moyen d'être à l'église catholique demain et d'éviter la rencontre de mon père ; puis, quant à ses défenses, elles n'ont plus de valeur dès qu'elles sont contre les droits sacrés de la conscience et de Dieu. Or, jusqu'à ce point exclusivement, j'espère que mon obéissance à papa aura été aussi parfaite que possible... Que me conseillez-vous, mon Père ?

— "Je ne sais, lui dis-je. Réfléchissez et priez. J'aime mieux que vous décidiez vous-même, avec discrétion et prudence, entre l'inspiration de Dieu et la défense paternelle. Mais surtout priez ! et comptez sur Celui qui est Père par excellence et de qui toute paternité découle."

— "Je le laissai dans cette incertitude. Il me demanda du papier, et là, assis sur sa pierre baptismale, il écrivit au crayon les deux billets suivants :

— "Chère Monica, je suis maintenant un avec vous ! En vérité, Dieu m'a comblé de bénédictions cet après-dîné. Nos prières semblent être toujours exaucées maintenant, et peut-il y avoir un bonheur au dessus de celui-là ! Plût à Dieu que Marguerite fût dans la pleine possession de la vraie foi comme je suis en ce moment ! Si vous lui écriviez, donnez-lui mon amour, mon plus cher amour. J'ai défense de la voir ou de lui écrire. Croyez-moi toujours désormais votre affectueux et reconnaissant frère. — ALOYS.

— "Chère Claire, Dieu a voulu que vous ne fussiez pas ici en personne pour voir la grâce qu'il vient de me faire ; mais vous n'en êtes pas moins ma marraine, car je suis bien sûr que vous étiez avec nous par le cœur... Non, personne ne pourrait dire le bonheur que je goûte à présent ! ... Votre filleul à jamais reconnaissant. — ALOYS.

— "Avant de nous séparer, je dis à Aloys : " Il est une circonstance qui ne contribuera pas peu à me rendre cher et sacré le souvenir des événements qui viennent de nous réjouir. Désirez-vous la connaître ?

— "Assurément ! mon Père.

— "C'est que vous êtes mon enfant premier-né ! Je veux dire le premier adulte à qui j'ai eu le bonheur d'ouvrir les portes de la sainte église.

— "Oh ! merci, mon Père, de ce détail, qui, pour moi aussi, donnera du prix à un souvenir déjà si précieux.

— "Nous nous étions quittés, et j'étais depuis quelques moments installé dans mon wagon, lorsqu'un jeune figure, vraie peinture de candeur et d'ingénuité, passa devant les croisées, scrutant chaque compartiment ; elle s'arrêta devant la mienne et s'épanouit dans un sourire intelligent et cordial... Encore une chaleureuse poignée de mains, puis, à distance, un petit salut de la main et de l'œil, ... et j'étais parti. Autant mon esprit était préoccupé et mon cœur gros quand j'étais venu, autant ils étaient joyeux et légers maintenant. En arrivant, j'envoyai à Claire le flacon qui avait contenu l'eau baptismale. Elle comprit et accourut. Je lui donnai le

billet qu'Aloys avait écrit pour elle. C'était beaucoup de consolation, mais pas trop assurément après tant d'angoisses et de prières.

Marguerite ne parut point; elle n'apprit que le surlendemain ce qui venait de se passer. Le lendemain matin, en quittant le confessionnal, je montai à l'autel. Aloys était à la sainte Table, à côté de sa bonne marraine et de quelques autres amis; les fidèles qui remplissaient l'Église ne connaissaient point ce jeune homme. Après l'action de grâces et quelques moments accordés à des épanchements tout remplis de saintes émotions, Aloys nous quitta et se hâta de rentrer dans la ville de sa captivité momentanée. Nous ne l'avons plus revu, ni moi ni les autres qui étaient là.

(A continuer.)

LUCIEN

(Suite.)

III

On était en octobre: les derniers raisins avaient mûri, les dernières fleurs avaient passé, et de beaux reflets de pourpre commençaient à dorer le velours vert des pampres de la tonnelle. Mais l'approche de la sombre saison n'avait pas apporté, dans la grande maison du faubourg, la langueur et le silence; au contraire, la cour était pleine de mouvement et les chambres pleines de bruit. La grille, ouverte toute grande, livrait passage par moments à quelque charrette chargée de meubles qui venait s'arrêter devant le perron ou sortait pour regagner la ville, ou à plusieurs commissionnaires apportant des coffres et des paniers sur leurs épaules et en remportant d'autres à leur départ. Il y avait des chaises debout sur la table de l'allée, des tableaux et des glaces étendus sur le tapis de gazon, des brins de paille et des débris de toile d'emballage épars çà et là, signes inusités de confusion et de désordre, qui annonçaient de la manière la plus évidente cette révolution qui trouble le repos des plus paisibles familles, c'est-à-dire un déménagement.

Un déménagement! que dis-je? il y en avait deux. La famille Dupuis quittait la maison du faubourg; la famille Maury y faisait son entrée, et voici pourquoi chacun se trouvait là, transportant, paquetant, emballant, allant, venant, travaillant dans la mesure de ses forces.

Chacun, avons-nous dit? N'allons pas nous tromper. En ce moment, tous les membres des deux familles n'étaient pas réunis dans la cour: il ne s'en trouvait que deux, les plus jeunes, les plus lestes, qui, par conséquent, auraient dû être les plus actifs. Il n'en était pas cependant tout à fait ainsi. La jolie blondine, notre ancienne connaissance, quoiqu'elle prétendit être occupée à disposer de petits pots de fleurs dans le fond d'un grand panier plat, s'interrompait souvent, poussant un demi soupir et jetant un regard à demi affligé autour d'elle. Lucien, qui surveillait le déballage d'une belle bibliothèque d'acajou accompagnée de tous ses volumes, cessait parfois de trembler pour le vitrage et de pourvoir à la sûreté des reliures, pour épier du coin de l'œil, timidement, sans être aperçu, les mouvements dis-

fruits, les pauses mélancoliques de la jeune fille et le transfert des petits pots.

Cependant, tout en regardant, il ne disait rien, car il était silencieux et timide d'ordinaire, plus timide encore peut-être depuis le jour où il avait aperçu la jolie enfant sous les pampres, savourant les grappes au lever du soleil. Mais il arriva que la jeune fille, voulant atteindre une bouture d'aillet mise en pot sur une fenêtre, se trouva trop petite pour pouvoir la saisir. Lucien s'élança, prit et présenta le vase, et crut désormais possible d'entamer la conversation. En conséquence, il commença ainsi, suivant avec un soupir le mouvement de ses mains qui rangeaient les pots dans la corbeille:

« Comme c'est mal à nous de vous chasser ainsi, Mademoiselle Aliette!... Ne regrettez-vous pas cette grande maison? »

— Hélas! si vraiment, Monsieur Lucien. Ce n'est pas que nous l'ayons habitée bien longtemps; mais elle était si commode, si tranquille et si gaie! Papa avait tant de facilité ici pour surveiller la ferme; maman trouvait qu'on y faisait de si belles lessives et que les fruits s'y conservaient si bien; moi, oh! moi, j'aimais tant le jardin, le petit bois, l'étang et la treille!...

— Ah! oui, la treille! interrompit Lucien; après quoi il rougit.

Aliette rougit aussi; mais elle était femme, c'est-à-dire plus fière, plus réservée, plus habile à cacher son embarras, et, en conséquence, elle reprit presque aussitôt:

« Mais nous savions bien que ceci ne pouvait pas durer toujours... M. le marquis de Brigoude, à qui la maison appartenait, avait permis à mon père de l'habiter tant qu'elle serait à vendre, afin de la faire voir aux visiteurs et de surveiller les travaux des champs; et nous pouvions nous attendre à la quitter un jour, à la céder à un plus riche..... »

La jeune fille s'interrompit ici un moment et poussa un petit soupir. Lucien, qui suivait la direction de son regard, le vit s'arrêter, triste et songeur, sur un beau tableau, sur une glace énorme à grand cadre d'or, sur une gracieuse statuette destinée à orner la pendule de M. Maury; puis Aliette secoua sa tête blonde, baissa tristement les yeux et murmura:

« Que c'est bon d'être riche! »

En effet, la richesse servait à quelque chose; Lucien n'y avait encore jamais pensé. Mais le regard velouté d'Aliette éclaira soudain pour lui tant de réalités inconnues, tant de lointaines perspectives! Pour un homme seul, un homme libre, un homme fort, à quoi servirait la fortune? A rien: c'était une ombre, un mot, une inutilité, souvent un leurre. Mais quand cet homme n'était plus seul, quand il se trouvait désarmé, ayant à ses côtés une frêle créature qui avait besoin de protection et d'amour, une femme faible, charmante et ardemment chérie, ah! il fallait alors des maisons commodes, de chauds tapis, de l'ombre douce, des pampres épais, des gazons veloutés, un nid parfumé, solitaire et riant. La richesse devenait précieuse; elle ne donnait pas le bonheur, mais elle le conservait.

Lucien s'était dit tout cela, et puis il s'était senti tout heureux et tout fier d'avoir de la richesse pour deux, au moment où Aliette avait murmuré: « c'est bon d'être riche! »

La fillette, au bout d'un instant, secoua sa blonde tête rêveuse et reprit: « C'est que nous ne sommes pas

riches, nous, Monsieur Lucien. Mon père est le modèle des honnêtes employés, ma mère est la perle des bonnes ménagères et pourtant... et pourtant... ils disent qu'ils ont eu parfois grand besoin de prudence et d'économie, et je vous jure qu'il n'y aura plus de belles glaces ni de dorures dans la maison que nous allons habiter."

Nous ne savons pas pourquoi Lucien se sentit ému de pitié en pensant qu'Aliette, dans sa nouvelle demeure, n'aurait pas de grands miroirs pour y mirer ses yeux brillants et ses joues fraîches, ni de tapis de velours pour y reposer ses petits pieds. Il répliqua, en hésitant un peu :

" Mais, Mademoiselle Aliette, vous ne resterez sans doute pas toujours dans votre nouvelle maison. Qui sait si vous n'en habiterez pas un jour une bien plus brillante que celle-ci ? qui sait ce que l'avenir peut vous réserver ?... vous êtes si jeune encore !

— Si jeune !... je viens d'avoir dix-huit ans ! répliqua la fillette avec un accent de reproche, cambrant sa fine taille et relevant la tête comme pour chercher à se grandir. Il me semble, voyez-vous, que passé vingt ans, on est vieux ; et tenez, c'est surtout dans la jeunesse que la richesse doit être précieuse et douce. A quoi sert la fortune si elle vient quand on n'en peut plus jouir ? Alors en fait comme maman, qui est une si excellente ménagère, on se met un bonnet noir, un trousseau de clés à la ceinture, des lunettes sur le nez, et puis on trotte et l'on tricote... C'est extrêmement utile, pour sûr ; mais ce n'est pas tout à fait amusant.

— Oh ! Mademoiselle, à quoi bon penser à tout ceci ? A notre âge, on est encore si loin du tricot et des lunettes ! — répondit Lucien, que ce joyeux babillage enhardissait un peu. — Mais, même alors, croyez-moi, la richesse a son prix. On a près de soi des êtres aimés, auxquels on peut procurer des satisfactions bien douces ; on peut s'occuper d'œuvres utiles et méritoires, surtout lorsque l'on n'est pas seul, et que les esprits comme les cœurs sont unis...

— Oh ! oui... je sais bien tout cela, — interrompit Aliette, qui veillait fort strictement à ce que la conversation ne dépassât pas les limites du babil, — et je sais aussi qu'en présence d'un irrémédiable malheur, le plus sage est de se résigner, attendu qu'il serait inutile de se plaindre. C'est ce que mes parents ont toujours fait, et moi je ferai comme eux. Je serai pauvre, je le sais bien, mais, en même temps, vive et gaie. En travaillant et en chantant, on oublie, n'est-ce pas ?... Et comme nous allons travailler ! Mon père, qui ne surveillera plus la ferme, fera des copies après ses heures de bureau, et maman, pour faire marcher la maison, prendra des pensionnaires.

— Des pensionnaires ! — répéta Lucien confondu, croyant voir déjà une bande de petites espiègles aux joues roses et en sarraus noirs, placées sous la direction d'Aliette, aussi jeune et presque aussi espiègles qu'elle. — Et ce sera vous qui les instruirez ?

— Moi ?... Ah ! par exemple... Vous avez fait une fameuse méprise, Monsieur Lucien ! — Et Aliette, les deux coudes placés sur la corbeille et disparaissant dans la verdure, appuya sa petite tête blonde sur ses mains étendues, pour pouvoir rire tout à son aise ; après quoi elle reprit, quand cet accès de gaieté fut un peu passé :

— Non, ce n'est pas cela, voyez-vous, Monsieur Maury : je n'aurais jamais assez de gravité ni de patience pour apprendre à de petites écolières le tricot et

l'alphabet... Je serais tout au plus bonne pour les empêcher de courir dans les champs, ou pour leur apprendre à chanter une ronde... Aussi ce ne sont pas de ces pensionnaires-là que prendra maman dans notre nouvelle maison. Mais il y a, dans la ville, des employés de la préfecture, ou des ponts-et-chaussées, ou des contributions, qui ne sont pas mariés et n'ont pas de famille ici. Il y en aura peut-être bien deux ou trois pour louer les chambres qui nous restent ; et alors, quoique nous ayons une servante, cela ne nous empêchera pas d'avoir beaucoup d'ouvrage, allez, Monsieur Lucien.

— Mais beaucoup de société aussi, — reprit en souriant le jeune homme. — Je vois, mademoiselle, que probablement il y aura chez vous un petit cercle tous les soirs. Vous ne vous éloignez pas beaucoup de cette maison ; mon père et moi nous sommes étrangères ici, et nous ne sommes pas fort gais, quoique nous soyons riches, — continua-t-il en souriant et en jetant un regard expressif à la jeune fille, qui souriait aussi. — Si donc monsieur votre père voulait continuer avec nous quelques relations de bon voisinage et de bonne amitié, nous considérerions ceci, mon père et moi, comme une faveur véritablement précieuse.

— Chez nous ! vous voudriez venir chez nous ? — répliqua Aliette, dont les yeux brillèrent d'étonnement et de joie. — Mais il y a tant de familles plus riches, plus distinguées, plus élégantes que la nôtre, chez lesquelles votre père et vous vous seriez très-bien reçus ! Ainsi, chez M. Lefort le notaire, chez le directeur de l'octroi, chez le procureur du Roi, par exemple ?

— Oh ! pardonnez-nous, Mademoiselle ; mais nous ne tenons guère à toutes ces célébrités. Nous voudrions simplement être reçus avec franchise, avec intérêt et cordialité, et il me semble que nous pourrions espérer cela de votre aimable famille.

— Oh je vous en rép..., — commença Aliette ; mais, s'interrompant aussitôt, elle reprit avec un peu moins de franchise : " Vous êtes vraiment trop humble, Monsieur Lucien. Un jeune monsieur comme vous ne manquerait pas d'être reçu et fêté dans les plus grandes maisons de la province ; et quant à monsieur votre père, maman m'en parlait encore dernièrement : " Quel homme honnête et aimable que M. Maury ! — me disait-elle. — Quel fond de supériorité il a sur nos petits bourgeois et nos petits aristocrates."

— Bien merci pour mon père ! Mademoiselle, — répondit Lucien. — J'espère donc, en vertu de ce favorable témoignage, que nos parents seront bons amis, et que nous serons, nous...

— Bons voisins, — interrompit Aliette en riant et en baissant ses gais yeux bruns sur les fleurs rangées dans sa corbeille.

Mais, en cet instant, la conversation fut interrompue par un appel de la maman qui, paraissant à une fenêtre s'écria d'un ton fort surpris :

" Bon Dieu ! Aliette, que fais-tu donc ? Tu n'as pas encore déménagé ta corbeille ? Il faudrait cependant en finir, pour m'aider à emballer les rideaux.

— J'y vais, maman : je vais emporter mes fleurs ; dans un quart d'heure, je serai de retour, répliqua la blondine en essayant de soulever sa corbeille.

Mais elle y avait empilé des petits pots plus qu'elle n'en pouvait porter, désireuse qu'elle était de posséder, dans sa nouvelle demeure sans richesse et sans gaieté, une belle moisson fleurie.

Elle essaya donc de soulever le long panier, en tendant autant qu'elle le put, ses deux mains fines et blanches; puis, calculant qu'elle ne pourrait pas persister longtemps dans un pareil effort, pas même transporter son fardeau jusqu'à la grille, elle le déposa sur les marches en poussant un soupir.

Mais Lucien avait vu l'effort, entendu le soupir, et aussitôt il saisit les deux anses de la corbeille.

— Laissez-moi ce panier, dit-il, Mademoiselle Aliette: c'est à moi de le porter.

— Il serait un peu lourd, même pour vous; et, si vous le voulez bien, nous le porterons ensemble.

— Ah! de grand cœur! s'écria le jeune homme radieux, qui s'empressa de céder à Aliette l'un des anses de la corbeille.

Tous deux donc partirent, Aliette en égayant la marche par un frais éclat de rire, auquel Lucien se joignait bien volontiers.

Ils s'éloignaient ainsi, marchant avec précaution pour ne pas ébrécher les petits pots, suivant l'allée sablée jusqu'à la grille, leurs deux têtes rieuses s'élevant à distance au-dessus des derniers rosiers en fleurs. Mais, quoique la mère d'Aliette fût retournée immédiatement à ses malles et à ses armoires, il y avait un autre regard paternel, et, par conséquent, anxieux. M. Maury, tout en vérifiant au premier rayon l'état de la bibliothèque, avait aperçu dans la cour la joyeuse escorte du grand panier: aussitôt il s'était avancé promptement vers la fenêtre.

— Lucien! — appela-t-il. Mais Lucien n'entendit pas, tout occupé qu'il était, dans ce moment, à écouter le joyeux babil d'Aliette. Le vieillard vit donc les deux jeunes gens, sans détourner la tête, franchir la grille, puis s'éloigner. Il secoua la tête d'un air de mécontentement, et, revenant sur ses pas, se laissa tomber sur un siège, paraissant disposé à se livrer à des réflexions sérieuses et à ne plus s'occuper des détails du déménagement.

— En vérité, — murmura-t-il en frappant le parquet en cadence d'un pied impatient, — est-ce que Lucien ne laisserait prendre par le babil et les sourires de cette petite fillette blonde? Ça serait un peu bien naïf, pour un jeune homme qui vient de Paris!... Tu n'as pas été prudent, vieux père Maury! il ne fallait pas les laisser se voir tous les jours, causer comme deux camarades ensemble. Ce sont ces maudites réparations de la maison qui ont fait traîner les choses si longtemps. Et c'est que Lucien ne se permettrait pas une inclination pour rire... Non, je le connais: il a du cœur, il a des principes; les Pères Jésuites ne l'ont pas élevé pour rien... Aussitôt qu'il aura rencontré celle qu'il voudra associer à sa vie, il viendra me demander, avec une précipitation solennelle, mon consentement et ma bénédiction... Épouser une fillette qui n'a rien, la fille d'un pauvre employé!... Ah! bien, je l'aurais amené à N**** pour lui faire faire une fameuse folie!

En ce moment, le vieillard jeta les yeux d'un air distrait sur cette partie de la grande route qui passait devant la grille, et ce qu'il y vit tira pour un moment son attention, en l'arrachant à ses pensées un peu sombres.

M. Dupuis, le père d'Aliette, revenait en ce moment de son bureau. Il avait l'air fatigué, les souliers poudreux, une redingote grise légèrement râpée, un chapeau à l'avant-dernière mode; on devinait en lui, à son

aspect, un homme qui, pour soutenir honorablement sa famille, doit supporter courageusement toute sa vie, le poids du jour et de la chaleur.

— Un homme dont je ne voudrais pas pour mon maître d'hôtel si j'étais grand seigneur, se dit en ce moment le père de Lucien avec un ironique sourire.

Pourtant, à l'instant où M. Dupuis levait le bras pour sonner, une élégante calèche à deux chevaux, qui passait rapidement sur la route, s'arrêta à un signal fait de l'intérieur au cocher, et une tête d'homme belle et respectable, une tête couverte de cheveux gris se montra à la portière, salua d'un cordial sourire et d'un gracieux appel le pauvre employé, tandis qu'une petite main de femme, gantée soigneusement, lui faisait un salut affable.

— C'est le sous-préfet et sa fille, en vérité! j'ai reconnu leur voiture, murmura M. Maury. Et voici qu'ils s'arrêtent pour saluer ce bonhomme, pour causer avec lui! c'est vraiment surprenant.

Mais le père de Lucien, continuant de réfléchir, envint à se dire que la chose n'était point si surprenante qu'elle en avait l'air. Quoiqu'il ne fût pas depuis bien longtemps à N****, il en avait appris ce que tous savaient avant lui: c'est que M. Dupuis, né dans une des plus anciennes familles de la bourgeoisie locale, avait hérité de ses ancêtres une réputation de rigoureuse probité, de consciencieuse vertu, qu'il avait fait tous ses efforts pour ne pas démentir. Il y avait à N**** des millionnaires, comme M. X****; des gens d'esprit, comme M. Y****; des artistes, comme Mme Z****; mais M. Dupuis, tout pauvre, obscur et simple qu'il fût, avait sa renommée à lui aussi: c'était celle de l'honnête homme. De plus, il était employé intelligent, actif et probe; ce qui fait qu'aux hommages de la foule s'ajoutait celui du sous-préfet, ainsi que nous l'avons vu. Cela fit réfléchir M. Maury, qui abaissa en grommelant ses regards vers le parquet.

— Eh quoi! ce pauvre homme-ci a obtenu l'estime, la considération de ses concitoyens, ces choses qui, précisément, m'ont toujours manqué, quoique je fusse riche! ces choses précieuses, ces choses indispensables, que je voudrais, à tout prix, acquérir pour Lucien!

Le vieillard laissa tomber sa tête dans ses mains et rêva quelque temps, silencieux et immobile. Lorsqu'il se releva, un observateur qui se fût trouvé là eût pu croire que son front avait rougi: ce qui était sans doute le résultat de son attitude inclinée durant cette méditation assez longue.

— Personne ne me connaît ici, se dit-il, et du moins personne ne me méprise. Si Lucien épousait cette fille, une partie du respect qu'on leur porte rejaillirait naturellement sur nous; il lui apporterait la fortune, elle lui apporterait la considération: ce serait un échange fort bien imaginé... cette dot-là, à la rigueur, pourrait suffire; car j'ai fait mon fils assez riche pour deux, ajouta-t-il en relevant la tête avec fierté. Mais, tout en relevant la tête, il rougit encore. — Et si Lucien voulait entrer dans une autre famille, murmura-t-il en baissant la voix et les yeux, on se montrerait plus difficile assurément; on prendrait des informations, on voudrait savoir qui nous sommes... Lucien est un savant, un Parisien, un jeune homme qui peut figurer dans le grand monde; je ne veux pas leur avouer qu'ils est le fils d'un intendant... Qui sait?... après tout, ce ne serait peut-être pas si mal qu'il s'amourachât de la petite!... Lais-

sons faire le hasard, et attendons... Le hasard m'a toujours bien servi..."

Pendant que le père Maury invoquait ainsi le hasard, Lucien, soutenant toujours une des anses de la corbeille de fleurs, arrivait en face de la petite maison qu'allait maintenant habiter Aliette. Tout aise et souriant, mais encore timide, il avait déposé son fardeau sur le seuil, n'osant comprendre le regard et le sourire de sa gentille compagne, qui étaient bien hospitaliers, bien francs, et l'invitaient à entrer. Mais Mme Dupuis, qui avait suivi de près les deux jeunes gens, en portant un lourd cabas plein d'ustensiles de ménage, mit un terme à l'hésitation du jeune homme, en lui criant : " Avec votre permission, Monsieur Lucien, ne laissez pas le panier sur le seuil : il empêcherait les gens de passer et il serait ravagé par les bêtes... Si vous voulez en avoir la complaisance, portez-le par derrière, dans la petite cour... Et, continuait-elle, lorsque Lucien, ayant obéi, reparut les mains vides, — maintenant que vous savez le chemin de notre nouvelle maison, j'espère que vous ne l'oublierez pas et que vous le montrerez à monsieur votre père... Seulement, quand vous y reviendrez, ce ne sera pas, je pense, comme commissioinaire ; ce sera comme bon voisin..."

— Et comme ami, " ajouta le doux regard d'Aliette, quoiqu'Aliette n'eût pas remué ses lèvres fraîches, qui souriaient toujours.

Lucien, tout modeste qu'il fut, se sentit encouragé à la fois et par le regard de la fille et par l'invitation de la mère : aussi fit-il les plus beaux rêves d'avenir et de jeunesse, en reprenant, cette fois seul, le chemin de la grande maison.

IV

A partir de ce moment, des relations fréquentes et cordiales s'établirent entre les deux familles. Aux veillées d'automne, on mangea bien des corbeilles de marrons et on vida bien des bouteilles de vin blanc ensemble ; plus tard, on se retrouva encore ensemble autour de la bûche de Noël. Lorsque Lucien, le dimanche, revenait de l'Église, son père manquait rarement de lui demander : " As-tu vu à leur banc nos voisins, Mme Dupuis et sa fille ? " A quoi le jeune homme ne manquait non plus jamais de répondre : " Oui, papa, et elles m'ont chargé de leurs amitiés, de leurs respects pour vous." Puis, on ne parlait plus des voisines, mais on y pensait encore, et parfois le père et le fils, — si étroitement, si affectueusement unis l'un à l'autre, que les rêves et les sentiments éveillé dans un des cœurs devenaient aussitôt la préoccupation de tous les deux, — se regardaient en souriant, mais silencieusement, à la dérobée, devant qu'ils faisaient l'un et l'autre le même songe doré et qu'ils voyaient dans l'avenir, avec les yeux de leur âme, une petite femme blonde, vive, gentille, qui dirait à Lucien : " Mon ami ; " à François Maury " et qui aurait nom Aliette Dupuis.

C'est qu'en effet elle avait le don d'occuper, d'amuser et d'intéresser les gens, cette petite Aliette : elle était à la fois l'ange, le lutin et l'oiseau de sa simple demeure ; elle avait la voix argentine de l'un, le rire et le vol sautillant de celui-là, et presque les ailes de l'autre. Grâce à l'austérité douce de l'honnête M. Dupuis, à l'activité bien réglée et à l'ordre méthodique de sa femme, l'excellente ménagère, la maison eût été trop grave, trop silencieuse, trop bien rangée, ennuyeuse par consé-

quent. Heureusement Aliette était là. C'était elle qui jetait, sur le bureau de vieux chêne de son père, une tapisserie commencée, étalant les plus brillantes couleurs ; elle qui plaçait sur la table à ouvrage, au milieu des bas à raccommoder et des pelotes de coton, quelque énorme germe de fleurs, parfumées et épanouies ; elle qui relevait la simplicité des rideaux unis, d'un blanc de neige, en y attachant des nœuds de rubans bleus ou roses ; elle qui savait transformer l'arrière-cour en un petit parterre de pervenches et de rosés, où bourdonnaient les abeilles voyageuses et accouraient tous les papillons. Quand M. Dupuis avait eu des désagréments à son bureau, c'était Aliette qui les faisait oublier, en le caressant au retour, en l'appelant " petit père, petit papa " et en lui chantant des rondes ; lorsque Mme Dupuis avait perdu un drap ou manqué une crème, c'était Aliette qui l'en consolait encore, en lui tenant de joyeux propos qui finissaient par la faire rire, ou en assemblant, avec un goût merveilleux, des rubans teints, des fleurs de l'an dernier, et de vieilles dentelles, desquels elle composait, pour sa mère, un bonnet tout neuf.

C'était donc le charme de la présence d'Aliette qui suffisait à mettre partout, dans cette pauvre maison de province, une joie vive, un sourire, un parfum, un rayon. Qui n'aurait vu en elle une fée ou un trésor ? elle était si gaie et si innocente, si vive et si douce ! un peu légère et vaine, peut-être ; si sa mère l'eût moins aveuglement aimée, si son père l'eût observée un peu attentivement, tous deux eussent pu remarquer qu'Aliette souvent, au retour d'une promenade au Cours, restait pensive et boudait pendant une heure, lorsqu'elle avait vu une de ses anciennes compagnes étaler avec orgueil une toilette neuve venant de Paris ; ils se seraient souvenus aussi qu'Aliette, qui avait deux ans auparavant, fait des serments de fidélité éternelle à Marie Arnaud, son amie de pension, son *intime* amie, ne lui avait pas écrit plus d'une fois ou deux, il y avait, dix-huit mois de cela, et souriait d'un petit air tout à fait indifférent quand on parlait de Marie Arnaud... Mais c'étaient là des ombres si légères sur ce tableau riant, sur cet horizon pur ! Peut-on en vouloir à une gentille enfant de ce qu'elle a la mémoire un peu courte, un cœur facile à consoler, et puis le goût des ajustements élégants, des toilettes de Paris qui la rendront jolie ? Qui aurait pu ne pas aimer Aliette ? qui aurait pu la blâmer surtout ? elle était si innocente et si gaie, si vive et si douce !

C'était précisément cette gaieté et cette douceur, cette vivacité et cette innocence, qui avaient attiré et attaché Lucien. La plus capricieuse de toutes les affections se nourrit de contrastes et de surprises. Lui, le jeune homme savant, tranquille et sensé, ce qu'il aimerait surtout dans la femme qu'il devait aimer, c'était l'ignorance, l'étourderie, la candeur d'une toute simple et mignonne jeune fille. Que lui importaient les facultés rares et brillantes, les grandes qualités viriles ? Il les sentait en lui-même, et n'avait pas besoin de les demander à sa future compagne. Une Jeanne Hachette défendant les remparts de sa cité ou une Corinne improvisant au Capitole, l'eussent bien moins touché et séduit qu'une Aliette picotant des raisins.

Seulement, une fois qu'il fut séduit lui-même, il ne chercha pas à séduire ; il chercha à se faire connaître et estimer de la famille d'Aliette, à faire naître pour celle-ci toutes les occasions où ses aimables qualités

seraient mises en évidence et lui acquerraient le suffrage bien important et bien difficile du père François Maury. Aliette, comme si elle eût deviné les intentions du jeune Parisien, mettait, à faire la conquête du vieillard, une grâce, une coquetterie, un charme inexprimable : et Lucien, à mesure que le temps se passait, à mesure que l'intimité croissait entre les deux familles, sentait en même temps s'accroître ses espérances et s'assurer son bonheur.

Un jour, pourtant, il revint de la petite maison d'Aliette, inquiet, mécontent, sans trop savoir pourquoi. Quelle était la cause de ce trouble?... Peu de chose assurément. La jeune fille lui avait dit, comme toujours avec un sourire :

« Ah ! voici maman bien contente ! elle est venue à bout de faire réussir l'un de ses projets : nous allons avoir deux pensionnaires.

— Deux !... Et où les logerez-vous ? — avait répondu Lucien.

— Ce sont deux frères, Monsieur Lucien : ils occuperont la même chambre. » Puis on avait parlé d'autre chose, mais ce souvenir des deux pensionnaires était revenu tourmenter le jeune homme, au moment où il reprenait seul le chemin du logis.

La seule chose qu'il s'avouait, du reste c'est que ces deux étrangers, ces inconnus allaient diminuer peut-être l'intimité qui régnait entre les deux familles. Le petit cercle des Dupuis serait, en quelque sorte, forcé de s'agrandir, et perdrait, par cela même, de sa cordialité et de son charme : voilà ce que Lucien se disait clairement ; mais une voix qui l'agitait tout bas, et qu'il ne voulait pas hautement reconnaître, lui répétait en même temps : « Deux frères ! deux jeunes gens sans doute... Eux aussi, ils verront Aliette : ils la trouveront charmante... Et s'ils la remarquent, si l'un d'eux veut en faire sa femme, pourras-tu la lui disputer?... Sais-tu seulement si elle te préférerait, malheureux ? »

Certes, il fallait que le cœur de Lucien fût bien sérieusement occupé pour se tourmenter ainsi d'avance. D'abord les deux frères en question pouvaient être de vieux barbons, d'obstinés célibataires, ou, même en admettant qu'il fussent jeunes, ils pouvaient ne pas plaire à Aliette, ne pas penser à se marier, ou être engagés ailleurs. Lucien se fit toutes ces réflexions, qui étaient extrêmement raisonnables ; mais avec quelle amertume il retomba dans ses inquiétudes premières, lorsque deux jours après, dans la maison d'Aliette, il vit les deux frères en question, beaux jeunes gens, remarquables par leur distinction naturelle et leur élégance accomplie.

Ils avaient les cheveux blonds, comme ceux d'Aliette, mais d'une nuance moins dorée, puis des yeux d'un bleu sombre, une taille haute et svelte, et des traits remarquablement nobles et purs, tels que ceux qu'on admire sur les anciens portraits de famille. Ils paraissaient avoir de vingt-deux à vingt-quatre ans, s'exprimaient avec une remarquable élégance, étaient vêtus avec une simplicité de bon goût, habitaient depuis peu de jours la province et se nommaient messieurs Jules et Alfred Henry. Ils paraissaient être sans fortune, et occupaient chacun un emploi dans la ville de N***, l'un chez un banquier, l'autre à la préfecture.

Voilà tout ce que Lucien put apprendre sur leur compte pendant la première soirée qu'il les vit chez les Dupuis. A son retour chez lui, il parla de ces nouvelles

connaissances à son père, vantant leurs mérites et la grâce de leur extérieur avec une humble sincérité ; car il était trop modeste et trop sensé pour ne pas se montrer équitable.

« Ah ! ah ! et comment se nomment ces dandys ? — demanda le vieillard avec un sourire ironique.

— Ils se nomment messieurs Henry.

— Comment ? Henry tout court ?... mais Henry est un nom de baptême.

— Papa, c'est parfois un nom de famille. Du reste, c'est ainsi qu'ils ont signé leur arrangement avec Mme Dupuis... Après tout, ils pourraient tout aussi bien s'appeler Montmorency ou Rohan, il me semble : car leur personne et leurs manières ont un cachet de distinction qui annonce ou une naissance aristocratique ou une éducation extrêmement soignée. Ils seraient plus à leur place dans les salons du noble faubourg que dans les bureaux d'une mince préfecture ou d'une petite banque de province.

— Ah ! ah ! il faudra que j'aille les voir, ces phénix, ces paladins, » répartit François Maury, qui, à cause de son orgueil de père, se trouvait mal disposé en faveur des nouveaux venus, dont l'élégance pouvait rejeter dans l'ombre les mérites et les qualités de son fils.

Le vieillard se rendit en effet fort promptement chez ses voisins, et passa avec eux une longue soirée, pendant laquelle il eut l'occasion de voir et d'entendre parler les deux frères ; mais, à la grande surprise de Lucien, au lieu de chercher à les déprécier et à les taquiner par mille petites plaisanteries et observations narquoises, — ainsi qu'il avait coutume de le faire lorsque, selon son expression, quelqu'un se donnait des airs avec lui, — il se contenta de les observer fort attentivement, étudiant, en quelque sorte, leurs traits, leurs gestes, leurs discours même, causant peu, du reste, contrairement à son habitude et sans parler de ses affaires ni de lui-même, ce qui n'était pas non plus très-fréquent. Au retour, il se montra encore un peu réservé et taciturne ; et, lorsque Lucien se hasarda à lui demander comment il trouvait les deux messieurs Henry :

« Très-prétentieux, très-élégants, et on même temps très-râpés, — répondit-il avec un peu d'humeur. — Quelques fils de famille de Paris qu'on envoie expier leurs fredaines en province, ou quelques arrière-neveux de nobles ruinés qui viennent ici gratter du papier pour vivre, parce qu'ils n'ont pas pu se faire admettre chez la vieille tante dévoté ou chez le vieil oncle gouteux ! »

En dépit de ce jugement assez défavorable, les deux nouveaux venus tinrent élégamment et brillamment leur place au sein de la famille Dupuis. Alfred surtout, le plus jeune des deux, et aussi le plus réservé et le plus mélancolique, paraissait se trouver fort à son gré, dans cette modeste maison. Il ne la quittait guères aussitôt qu'il y était rentré après son travail de la préfecture, à moins qu'il ne se mit, comme il le disait, aux ordres de ces dames, pour une promenade au Cours ou une excursion dans les champs ; ou bien, dans les petites réunions du soir, grâce à son esprit facile et brillant, à son joli talent de musicien, à sa voix flexible et sonore, il intéressait, il amusait et charmait la famille, introduisant l'élément artistique et joyeux dans ce petit cercle intime, où Lucien avait introduit pour sa part l'élément tendre, profond et sérieux.

(A continuer.)